

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

P. H. B. P. H.

LES

SOIREEES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE.

“ Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les ait
oubliées.”

CHARLES NODIER.

**1^{er}, 2^e, 3^e, et 4^e, Livraisons,
JANVIER, FEVRIER, MARS ET AVRIL:**

SOMMAIRE

FLEURS ET VERTUS, (POESIE).....J. C. TACHE.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN CALIFORNIE,....Phileas de BOUCHERVILLE.

P. H. B. P. H.

QUEBEC

BROUSSEAU FRERES, EDITEURS,

7, Rue Buade, Haute-Ville.

1865.

LSS

SOIREEES CANADIENNES,

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

QUEBEC—BROSSEAU & FRERES EDITEURS.

LES

SOIREEES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE.

“Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu’il les ait
oubliées.

CHARLES NODIER.

~~~~~  
CINQUIÈME ANNÉE.  
~~~~~

QUÉBEC :

BROUSSEAU FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE BUADE HAUTE-VILLE.

—
1865.



LES

SOIREE CANADIENNES,

Recueil de Littérature Nationale.



FLEURS ET VERTUS.



A CELLES QUI ONT BERCE MES ENFANTS.



“ Simple comme la vierge des montagnes
“ et des solitudes champêtres, la modeste
“ pervenche aime à se cacher ; elle est
“ l’emblème de la femme qui se plaît à la
“ maison....”

GUERIN.

Dans le secret des bois croit l’aimable Pervenche,
Craintive-elle se cache, et timide se penche,
Evitant les regards et les ris des Zéphirs,
Ces ministres trompeurs des folâtres plaisirs !

Sa tige satinée,
 Aux fêtes d'hyménée
 Servait autrefois d'ornement.
 Sur le tombeau des vierges,
 A la lueur des cierges,
 On la déposait en pleurant !

Cette discrète plante, en ses séjours agrestes,
 De la vie au foyer peint les chastes douceurs ;
 Car il est des plaisirs modestes,
 Comme il est de modestes fleurs !

Sur la fin de la nuit, voyez cette servante
 Veiller auprès de ce berceau.
 Contemplez en silence ! Ecoutez, . . . elle chante ;
 Goutez comme ce chant est beau !

“ Tais mon petit, ta peine amère,
 Je veille ici sur mes genoux.
 Fais ton dodo ; ta pauvre mère
 Ici repose près de nous.

Non ! ne crains rien, ô mon bel ange,
 Ton sommeil n'est point orphelin ;
 Car, autant que pourra Solange,
 Tu la verras soir et matin.

Dormez aussi, chère maîtresse,
Votre enfant n'est point délaissé,
Remis aux soins de ma tendresse,
Bien souvent mes bras l'ont pressé.

A la clarté de la veilleuse,
A moi maintenant de garder :
Cette heure est une heure pieuse,
Et pour nous tous je vais prier !”

De prière et de chant, la bonne et tendre fille
Egayait saintement les veilles de la nuit :
De si douces vertus la Pervenche gentille
Est la sensible image, en son hum' e réduit.

J. C. TACHÉ.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN CALIFORNIE.

INTRODUCTION.

Bien des années se sont écoulées, déjà, depuis qu'une fièvre ardente, une fièvre qui tenait du délire et de la folie s'emparait d'un grand nombre de victimes et les portait à aller visiter cette terre merveilleuse, ce pays qu'on se représentait comme féérique et qui a nom *la Californie*. Depuis quinze ans des milliers de voyageurs n'ont cessé de se diriger vers cette région lointaine et convoitée. Les dangers d'une navigation longue et périlleuse, n'ont pu retenir ces novices, qui ne connaissaient cependant la mer que par des histoires d'horribles tempêtes et de tristes naufrages, qui n'avaient d'idées de l'intérieur du continent, que par des récits d'aventures périlleuses au milieu des sauvages racontées par les voyageurs des pays d'en haut. La route de l'Isthme de Panama, alors privée du chemin de fer qu'on y a construit

depuis dix ans, la route de Nicaragua, où le soleil meurtrier des tropiques a fait mourir tant de voyageurs et, surtout, le long voyage autour du Cap Horn n'ont pas empêché alors ces différentes routes d'être encombrées de pèlerins californiens.

Le Canada, comme les États-Unis, comme la France, comme l'Angleterre et d'autres pays, a vu, tous les ans, des pères de familles, des jeunes gens forts, robustes et courageux, quitter la patrie, peut-être, pour ne jamais plus la revoir, pour ne jamais plus revoir, hélas ! ni leurs femmes, ni leurs enfants, ni leurs parents et se diriger vers ce pays qui faisait briller de loin l'éclat vertigineux de l'or.

Au moyen d'observations et de rapports qu'il est impossible de révoquer en doute, j'ai pu recueillir la certitude pénible que mon pays, le Canada, a laissé partir pour la Californie, l'Orégon, et depuis peu pour la guerre américaine, au-delà de soixante mille personnes d'origine canadienne.

Bien des larmes ont été versées, des souhaits de bonne chance ont été faits au départ d'un père, d'un fils, d'un frère ou d'un ami qui, poussés par l'espoir d'une fortune à faire, allaient tenter le sort sur les rives du Sacramento, ou dans les montagnes de la Sierra Nevada.

De ce nombre effrayant d'exilés volontaires, des milliers ont oublié le beau Canada qui les a vu naître,

et d'autres pleurent, au sein d'une existence pauvre et isolée, chez des étrangers qui ne les connaissent point, les joies et les peines même des jours qu'on passe au milieu des siens, dans le pays de ses ayeux.

Aujourd'hui cette fièvre de l'or n'existe plus autant, la plupart des voyageurs qui sont revenus au Pays bénissent la Providence de leur retour ; ils sont heureux d'oublier les chagrins de l'absence, et de vivre au sein de la famille canadienne, pour redire aux petits enfants les choses de leur pénible voyage.

Aux canadiens qui ont fait de la Californie une nouvelle patrie, la vie doit sembler bien pénible ! Quelque soit le sort qu'ils y ont trouvé, le Canada devra, au dernier moment de leur existence, leur causer un souvenir bien cuisant . . . Ce sera pour eux, je l'espère et le leur souhaite, l'instant du repentir et du pardon qu'implorent pour eux les pauvres familles qu'ils ont abandonnées.

Le désir de faire partager ces impressions, ces souvenirs et ces leçons de mon voyage, à mes amis, à mes compatriotes, à mes anciens camarades les voyageurs californiens et à ceux qui seraient tentés de le devenir, est le motif qui m'a porté à tracer ces lignes. Puissent ces pages, écrites de la main d'un des leurs, trouver une réception indulgente, auprès de mes compatriotes.

I

DE MONTRÉAL A NEW-YORK.

Le trajet qui sépare Montréal de New-York est assez connu de la plupart de mes lecteurs, pour que je ne sois pas obligé de le parcourir ici. Est-ce bien un voyage, d'ailleurs, que ce déplacement qui n'a d'incident particulier que la rapidité d'une locomotion qui vous enlève des bords du fleuve St. Laurent et vous dépose, le même soir, dans l'enceinte de la métropole commerciale américaine.

Je venais de quitter le Canada, comme bien d'autres, et peut-être plus que bien d'autres, le cœur plein d'émotions diverses ; je laissais des parents, j'avais dit adieu à des amis que je savais ne pouvoir revoir qu'après des années d'absence, désirant faire un long séjour dans le pays où je devais débarquer six mois plus tard.

Pour la première fois, je voyais New-York, cette immense ville de l'Union américaine, ce port d'où je devais m'embarquer, et qui, par son rapprochement, me semblait être la frontière de la Patrie.

Le départ du navire n'eut pas lieu au jour fixé par

son commandant, et, pendant trois semaines entières, il fallut faire violence à l'ennui, et à la tentation continuelle, ou plutôt à la douce pensée de revenir au Pays et d'abandonner ces aventureux paris avec la fortune.

Le navire qui devait nous porter n'était point de construction bien récente ; abandonné sur la côte près de New-York, le vieux coursier de Neptune n'avait pas même lieu de s'attendre à jamais reprendre ses courses ; la mousse déjà commençait à tapisser ses larges flancs ! Des armateurs peu soucieux de la sûreté des gens qu'ils s'engageaient à transporter à travers les océans, venaient de le faire nettoyer et peindre à neuf. Il portait à son avant le buste de son ancien propriétaire, François Depau : à ce nom, les marins se rappelaient encore alors la tempête qui précipita sur la grande jetée du Havre-de-Grâce ce beau trois mâts français.

Plus tard, après ce naufrage, dans un voyage à la Nouvelle-Orléans, au passage du Cap de la Floride, le *François Depau* fut sur le point de sombrer, après avoir vu ses voiles et sa mâture arrachées et emportées par un ouragan terrible.

C'était après ces pénibles voyages, de fort mauvais augure, que, condamné à ne plus prendre la mer, le navire reposait à la côte de New-Jersey, au fond de la baie, depuis plusieurs années ; mais la découverte

de l'or nécessitait des moyens nombreux de transport, au pays des merveilles. Il fallait à ces milliers de voyageurs, empressés de partir, plus de navires qu'on en avait ; aussi quelque fut le bâtiment en partance, l'espace de quelques jours suffisait pour l'encombrer de passagers.

A quelles affreuses spéculations n'a-t-on pas livré son existence, dans ces temps d'excitation et de folie. Des centaines de voyageurs confiaient leur vie à des amas de poutres que les compagnies d'assurance n'osaient point assurer ; mais qu'on expédiait sans crainte et inhumainement, autour du monde, encourbrés de ces pauvres malheureux.

J'avais donc retenu mon passage à bord du *François Depau*, et c'est sur ce vieux bâtiment que je devais passer près de six mois, en compagnie de soixante et cinq passagers, dont faisaient partie un prêtre, M. Cénas, jenne missionnaire destiné aux missions de Vancouver, et trente-cinq français et canadiens français.

La présence au milieu de nous d'un missionnaire inspirera, sans doute, à mes lecteurs, les mêmes réflexions que je fis alors, sur la différence des motifs

qui nous guidaient, nous, et des motifs qui le guidaient, lui. Il allait sauver des âmes et chercher, pour lui même, le Ciel : pour cela il sacrifiait tout ce qui pouvait lui être cher sur la terre ; mais aussi il était sûr de son fait ! Nous allions, nous, pour recueillir de l'or : plusieurs ont trouvé la mort, tous nous avons recueilli des misères et des déceptions plus ou moins poignantes ! .

Je prends ici occasion de mentionner, pour me les rappeler avec plaisir, les noms de mes compatriotes qui eurent, comme moi, le malheureux courage de s'embarquer pour ce lointain pays de l'or et des souffrances.

C'étaient MM. (je ne parle pas ici de M. l'abbé Cénas), H. F. Deschambault, Dr. P. Proulx, C. D. Denny, M. Gauthier, J. B. Rouillier, C. Hébert, L. Deslaurier, J. Boucher, Léon Dugas, Alfred Loïselle, E. Rochon, N. Valin, P. Doutre, E. N. Lacroix, L. Masson, J. C. Mullen, X. Bouragan, Jos. Dupras, F. X. Lauzon, F. X. Clément, Marcel Gagnon, P. Paradis, O. Brière, P. D. Watier, J. B. Vandal.

Plusieurs de ces compagnons laissaient, au Canada, des épouses en pleurs et des enfants qui ne devaient plus les revoir.

II

LE DÉPART ET LE COMMENCEMENT DU VOYAGE.

Le trente et-un Décembre 1849, à dix heures du matin, par un froid très piquant, nous étions tous, le cœur plein d'émotions, sur la dunette du *Francis Depau* prêt à partir. Le capitaine donnait aux matelots l'ordre de laisser libre du quai nctre navire tout pavoisé. Une foule compacte, bruyante et animée attendait le dernier signal : au moment ou l'équipage obéissait aux mots—*largue tout*, une pluie d'oranges, de citrons, de noix et de raisins tombait sur le pont, lancée des mains de cette foule venue là pour nous souhaiter bon voyage.

Les hurras des amis et des étrangers que nous laissions sur le quai se prolongèrent longtemps, pendant que le navire s'éloignait remorqué par un petit vapeur. Nous avions le vent favorable et bientôt nos voiles, prenant le frais, rendirent inutiles les secours du remorqueur qui lâcha le grelin.

Aux dernières paroles du pilote au capitaine—*“ Est-sud-est, bon voyage ! ”* celui-ci, ôtant son chapeau et saluant le pilote, vida un verre d'eau-de-vie qu'on venait de lui apporter sur son ordre ! C'est, sans doute, que l'eau-de-vie était le Dieu de cet homme, élevé dans un pays qui ose se dire chrétien.

Un jeune ami de Montréal, M. George Weeks, venu jusque là à bord du petit vapeur, rapportait à nos amis du Canada nos adieux et nos premiers regrets.

A cinq heures du soir, avec le jour, la terre disparut à nos yeux. Alors, avec le roulis du navire et le mugissement de la vague grossie par un vent frais, commencèrent nos craintes et nos inquiétudes ; car nous étions sur mer presque tous pour la première fois, et cette première nuit devait être pour nous une nuit d'épreuves, une nuit pénible pour plusieurs qui, déjà, commençaient à payer le tribut à l'océan.

Le lendemain, premier jour de l'an 1850, à notre réveil, déjà loin de la terre, ballottés par une forte houle, chassés par la brise de l'ouest, et fuyant dix nœuds à l'heure, nous nous levâmes pour la distribution matinale des poignées de mains et souhaits de bonheur de nouvelle année. M. Cénas, notre estimable missionnaire, fut celui que j'allai saluer le premier, avec deux de mes oncles, passagers comme moi pour la Californie. La présence d'un prêtre, au milieu de nous, était un grand soulagement aux privations qu'ils nous fallait souffrir, pendant cette longue traversée et, dans le vrai sens du mot, une planche certaine de salut au cas de naufrage.

Comme nous, M. Cénas devait partager les ennuis de la captivité du bord, il devait prendre part à nos jeux, à nos amusements, et nous encourager, par sa

présence et ses paroles de sagesse, à nous unir dans des sentiments de religion, de fraternité et de paix. Les riches qualités de son cœur nous ont fait trouver en lui un ami, pour lequel nous conserverons toujours une estime bien particulière. C'est en compagnie de cet homme de bien, ami sincère et dévoué, que je me plaisais à me reporter vers le Canada, et à parler de ce beau pays, où nous avons laissé tous ceux que le cœur aime de plus près en ce monde.

Notre navire fuyait vers le Sud-Est, favorisé par une forte brise, les pourcelles, par troupeaux nombreux, venaient sauter en avant du beaupré, comme pour nous annoncer quelque gros vent; plusieurs passagers gardaient le lit, tourmentés par l'affreux mal de mer; la cabine était devenue une véritable infirmerie, nous étions, déjà, à plus de deux cents lieues de terre, c'était à la centième heure de notre départ la brise avait fraîchi, le soleil s'était couché sombre et menaçant. Un bruit étrange parcourait les airs, on entendait siffler le vent dans les cordages, et le navire montait d'énormes vagues pour les redescendre avec fatigue, il était nuit, la mer était en feu; le grand frais venait de se résoudre en une furieuse tempête.

Le capitaine, les lieutenants et les matelots étaient, à l'œuvre, plus de toile aux mâts que le grand hunier sous tous ses ris. La mer fouettait les flancs de notre navire, avec un bruit épouvantable. Tout le monde était debout, et suivait avec anxiété les

progrès de cette première tempête dont nous faisons l'épreuve. Quelle nuit d'inquiétudes ! Que de craintes ! Que d'émotions pénibles, quand nous nous aperçûmes que l'équipage ne trouvait du courage que dans les spiritueux, distribués sans ménagement.

Nous connaissons, néanmoins, l'habileté du commandant, son énergie et son sang froid, qualités qu'au défaut de bien d'autres il a fait remarquer dans tout notre voyage, et surtout au passage du Cap-Horn ; cette confiance diminuait un peu les terreurs que nous inspirait cette tourmente.

Trente-six heures, passées au milieu de cette tempête, nous apprirent à connaître la fureur du terrible élément. Nous venions de traverser ces grands courants du Golfe de la Floride qui se dirigent vers le nord, mais en perdant insensiblement de leur violence, et qui, ayant traversé l'Atlantique, jusqu'à la hauteur des îles Hébrides, redescendent vers les régions du midi, après avoir réchauffé les côtes septentrionales de l'ancien monde.

Les tempêtes sont fréquentes et violentes sur les côtes des Carolines et de la Floride, notre capitaine nous avait prévenus, pour diminuer l'effet qu'elles pourraient avoir sur ses passagers, peu confiants dans la solidité du vieux navire qui les portait.

Le cinquième jour vit reprendre à la mer un peu

plus de calme ; la température commençait à changer sensiblement, au point que nous fûmes obligés de revêtir des habits plus légers. La joie et la gaieté régnaient parmi les passagers : chaque matin, nous nous levions pour le déjeuner, où nous attendait du biscuit et d'excellent café, et chacun passait le reste du jour, entre les repas, soit à lire soit à causer en petits cercles, soit à cent futiles occupations inventées par le désœuvrement.

Le soir, quelques amis, devenus intimes, se réunissaient pour causer du Canada ; d'autres, plus bruyants, entonnaient sur le pont des chansons du pays qu'accompagnaient des violons et une clarinette ; d'autres enfin, faisant bande à part, dans le salon de la cabine, jouaient aux échecs, ou faisaient la partie de cartes. Jusqu'à dix heures, nous avions la permission de prolonger nos amusements, et, alors, le tintement de la cloche, qui appelait le quart des matelots sur le pont, était, pour nous, le signal de cesser le bruit.

Le pont devenait libre et comparativement silencieux ; aux chants joyeux d'airs nationaux, succédaient les sifflements monotones de la brise dans les mâts et dans les cordages, quelques commandements des seconds aux matelots, et, quelquefois aussi, au milieu de la nuit, le cri aigü des pauvres volatiles enfermées dans des boîtes pour les besoins de notre cuisine.

A la latitude $31^{\circ} 36^m$ nord et à la longitude $33^{\circ} 29^m$ ouest de Greenwich, c'était le dix sept janvier, la

mer, depuis longtemps agitée sous l'effet de vents variables, sembla se calmer, le *Francis Depau* venait de se rapprocher de deux beaux trois mats, dont la direction paraissait être la même que la nôtre : c'est toujours un événement à la mer que la vue de navires.

Le calme s'étant fait, nous observâmes, alors, pour la première fois autour de notre navire une quantité de jolis poissons de la longueur de deux à trois pouces, qui nous apparaissaient comme autant de beaux papillons aux ailes brillantes. Le dos de ce singulier petit animal est surmonté d'une membrane mobile et extrêmement délicate, et cette membrane est bigarrée des couleurs les plus variées : dessous son ventre, sont suspendus des filaments contractiles qui lui servent à surnager ou à disparaître à volonté, tandis que la membrane diaprée, qui se déploie sur son dos, lui sert à voguer çà et là sur l'onde au souffle de la brise.

A l'approche d'un gros vent, tout se pelotonne ensemble, filaments et membrane, et le papillon-demer, par son poids amoindri de volume, redescend sous la vague, pour ne reparaitre qu'avec le calme prochain.

III

DES MISÈRES.

Tandis qu'à l'extérieur le calme nous permettait d'observer les mille curiosités qui se présentent quelquefois en mer, à l'intérieur du navire, un commencement de désordre et de mécontentement semblait surgir du fond des cabines et se manifestait d'une manière sérieuse parmi les passagers.

Nous étions loin d'être traités suivant les conditions du passage, par le capitaine et les sous-officiers, dont la brutalité et la grossièreté augmentaient chaque jour. Les choses en vinrent à un point que nous nous décidâmes à réclamer par le moyen d'un protêt, signifié au commandant par un notaire, passager avec nous.

Hélas ! ce protêt, présenté au capitaine " dans la " meilleure forme que protêt puisse se faire, " n'eût pour tout résultat que de nous faire persécuter davantage. Le commandant était devenu très furieux : roi et maître sur son navire, il se plaisait dans nos souffrances et dans nos privations.

Bien qu'excellent marin, notre Capitaine était

pour la première fois chargé du commandement en chef d'un navire : son caractère se trouvait peu en harmonie avec les habitudes et les goûts de passagers si nombreux et d'humeurs si diverses. La rudesse de ses manières n'était point amoindrie par l'usage immodéré qu'il faisait des liqueurs alcooliques.

Détesté par les passagers, il l'était encore plus par l'équipage : le commerce avec cet homme était devenu une souffrance pour tous, et sa conduite inspirait à tous des craintes pour la sûreté de notre navigation. Il ne fut pas longtemps sans donner même des signes de *delirium tremens*.

Un jour, entre autres fois, il était conché privé de raison sur la dunette, lorsque, criant comme un forcené, il attira à lui tout le monde alors sur le pont ; il se démenait avec rage et menaçait de se jeter à l'eau, croyant voir près de lui sur le navire un requin cherchant à le dévorer.

Par un singulier hasard, un requin, en effet, suivait en ce moment le navire, mais ne songait nullement à venir à bord ; il attendait sans doute qu'on lui jetât, à la mer, quelque objet qu'il eût englouti dans sa terrible mâchoire. un peu que notre capitaine ne se précipitât lui même dans le danger que son esprit délirant redoutait avec horreur.

Quel dommage que de pareils défauts, produits d'une éducation sans croyances, aient ainsi rendu

presque nulles les belles facultés naturelles de cet habile marin ; car nous conservons encore le souvenir de son habileté et de son sang froid, dans les moments de grands dangers auxquels nous fûmes exposés.

En entrant sous le tropique, nous devons oublier un peu nos petites misères, l'ennui et les incommodités du navire, pour jouir enfin de ces vents alisés qui devaient nous conduire, en peu de temps, à l'Equateur.

Rien de plus émouvant, rien de plus intéressant que l'étude de ce vaste océan, dans ses différentes régions connues sous les noms de latitudes froides, tempérées, chaudes et torrides.

Chacune de ces régions océaniques renferme ses habitants divers, ses monstres et ses animaux énormes, tels que la terre n'en nourrit point, qui parcourent " les sentiers de la mer " chacun selon son espèce.

Ainsi, sous les latitudes du nord, la baleine noire, le souffleur, les marsoins au dos blanc, les gibards au dos noir, les morues, les harengs vivent et ne dépassent pas leurs limites, les climats froids. Dans les régions chaudes, sous les tropiques il est bien rare de rencontrer ces immenses poissons et ces innombrables bandes de harengs et de maqueraux, la température de l'eau convient mieux aux dauphins, aux dorades, aux bonites, aux terribles et voraces requins et surtout à ces immenses voliers de poissons volants. Après le passage de la ligne, on

rencontre fréquemment de nouveau des marsouins mais ceux-ci sont tachetés de jaune. La grosse baleine et le cachalot sont aussi les habitants de cette immense mer du sud, où les navires baleiniers se rendent de préférence, pour la pêche des cétacés.

IV

LE SPECTACLE DE LA NATURE ET LA MESSE A BORD.

Nous sommes au premier de février, un mois après notre départ de New York, la température est magnifique ; à midi, le Capitaine annonce latitude $7^{\circ} 44^m$ nord et $27^{\circ} 9^m$ longitude ouest. Le ciel est pur, sans nuage, bleu et serein, la mer est un peu agitée par la brise de l'Est, et la chaleur peu fatigante encore, les matelots sont nonchalamment occupés à préparer de l'étoupe et à faire du merlin.

Une quantité de poissons volants sortent de l'eau et fuient, en volant, devant nous ; de côté et en arrière du navire on aperçoit, dans l'onde claire, les gros poissons qui les poursuivent sans cesse. En voyant sortir de la mer ces milliers de petites victimes qui prennent leurs courses dans les airs, et, pendant quelques minutes, parcourent l'espace avec rapidité, il me semblait voir nos bandes immenses d'oiseaux blancs, en Canada, à la veille de coups de neige, durant la saison de l'hiver.

Les dorades, les dauphins, les bonites, aux couleurs les plus belles et les plus variées, viennent quelquefois mordre à l'hameçon suspendue à la poupe du navire ; à la prise d'un de ces poissons délicieux,

chacun accourt pour prendre sa part des émotions de la pêche,

Le navire toujours penché et les voiles enflées par la brise régulière, filait huit ou dix nœuds à l'heure, sur une mer à peine ridée et d'un bleu foncé comme le ciel dont elle reflétait la couleur. Le soir arrivait et le soleil s'enfonçait dans l'océan, tandis que quelques nuages au ciel prenaient la couleur d'un beau rouge vif, puis orange ; presque aussitôt après, les étoiles brillaient au firmament, avec un éclat extraordinaire.

Les passagers ne dormaient plus dans les cabines, les lits se préparaient sur le pont, les hamacs étaient suspendus dans les cordages, et la soirée se passait, pour les uns aux jeux de la main chaude, pour d'autres à chanter les airs du Pays et à s'entretenir d'histoires de la Patrie absente.

C'est surtout sous les tropiques que, devenu plus intime avec notre intéressant compagnon de voyage, M. Cénas, j'aimais à prolonger, bien avant dans la nuit, nos promenades sur le pont, quand la lune dans toute sa beauté, resplendissait au firmament, que le matelot à la roue du gouvernail et l'officier de quart seuls restaient sur le pont pendant le

sommeil de l'équipage, et que le navire, faiblement penché sous l'effort de voilure, par la brise du soir, fuyait vers les régions du sud.

Loin de toute terre, loin de toutes les agitations de ce monde, seuls au milieu de cet immense Océan, durant une de ces belles nuits des tropiques, le cœur de l'homme éprouve des sentiments inconnus précédemment ; la grandeur et la majesté du Créateur resplendissent à ses yeux d'un plus vif éclat, et il admire la puissance de Celui qui a créé l'univers.

Notre bien-aimé missionnaire nous avait annoncé, depuis longtemps, le bonheur qu'il désirait nous faire éprouver, d'assister au Divin Sacrifice, dès que l'état de la mer pourrait le permettre.

C'était donc un Dimanche, le 3 février, et, ce jour là, le ciel et la mer s'étaient faits beaux et calmes, comme jamais ils ne le furent plus. Notre trois mâts était sorti des ténèbres de la nuit, en compagnie d'une voile qui portait le pavillon anglais. A dix heures, la cabine de l'arrière, qui avait été transformée en Chapelle, contenait tous les catholiques du bord : un autel avait été dressé, appuyé sur le pilier que forme la boîte du gouvernail et orné par nos mains. Notre missionnaire, pour la première fois en mer, offrit, au Dieu tout puissant, le sacrifice le plus auguste et le plus adorable !

Aux chants de quelques cantiques, aux accords de la musique qui se fit alors, mon esprit voyageait de la patrie céleste que nous connaissons par la foi à la patrie terrestre, aux endroits que j'ai tant aimés en Canada, à mon collège et à ma paroisse natale.... Je me reportais, avec bonheur, à cette délicieuse petite chapelle de la Malmaison, bâtie à Notre-Dame-des-Anges au milieu de la forêt!.....

Le chant de nos prières allait s'unir à celui de nos amis du Canada qui, eux aussi, ne cessaient d'invoquer l'Etoile-de-la-mer, pour nous, en ce moment là à genoux sur les quelques planches qui nous séparaient des profondeurs de l'abîme.

A cet instant suprême où le prêtre, penché sur l'autel, récitait les paroles de la Consécration, l'aimable M. Deschambault entonnait l'*Ave Maria Stella*, accompagné d'instruments de musique et des plus belles voix de nos amis! c'était la prière adressée à la Mère de Dieu, par ses enfants qui la suppliaient de les protéger.

Tandis que le Dieu Sauveur descendait dans le salon du navire, sur la dunette recouverte d'un large parasol, par groupes de trois ou quatre, les américains lisaient ensemble des passages de la Bible; sur l'avant, les matelots reposaient à demi couchés, ou lisaient en commun quelques passages du livre des Evangiles. Pauvres malheureux, faut-il qu'ils se contentent du demi jour qu'ils entrevoient, mais dont la faible clarté ne saurait les guider.

V

PRÈS ET SOUS L'ÉQUATEUR.

Le beau temps ne dura pas longtemps, le voisinage de l'équateur sembla vouloir se faire sentir à nous par des bourrasques et des orages. Nous n'étions plus qu'à quelques lieues de *La Ligne*, quand le ciel se fit sombre, que le tonnerre commença à gronder dans le lointain et la pluie à tomber en abondance. Tout le monde s'était retiré du pont ; seul l'équipage de quart veillait à la sûreté de tous.

La pluie inondait le navire, la noirceur était complète, les éclairs se succédaient les uns aux autres, et la foudre tombait autour de nous, avec un bruit épouvantable et particulier aux tropiques. Le Capitaine échangeait avec la colère du Ciel d'horribles jurements, lorsque la foudre, tombant avec l'éclair sur la mâture, détacha la chaîne électrique du grand mât, laquelle vint s'abattre sur le pont, avec un bruit d'enfer.

Saisis de frayeur et d'épouvante, le capitaine n'avait pu même achever son dernier blasphème : il était électrisé et cloué à l'une des chaloupes du bord. Au même instant, les passagers, éveillés et debout, se compaient sur le point de disparaître avec le pauvre vieux

Francis Depau. Mais l'accident était heureusement sans conséquence, et la peur fut de courte durée. Quelques heures après, l'orage avait fui loin de nous et le beau ciel nous apparaissait tout parsemé de brillantes étoiles.

Le dix de février, à neuf heures du soir, après avoir payé le tribut aux orages et aux tonnerres qui annoncent presque toujours le voisinage de l'Equateur, notre navire, poussé par une bien faible brise, arrivait à cette ligne imaginaire et si désirée par nous. Une chaleur des plus intenses nous avait obligés, tout le jour, à chercher l'ombre dans les cabines, et sous les tentes du bord ; aussi, après le repas du soir, nous proposons-nous de respirer la brise et de jouir des beautés de la nuit. De bonne heure, la dance s'organisait sur la dunette, les violons faisaient entendre leurs premières notes et tout était prêt à la tombée du jour pour la célébration de la fête de l'Equateur. Le commandant, lui-même, ne voulant pas déroger à la coutume établie chez les marins, avait ordonné à son maître d'hôtel des distributions de liqueurs aux matelots. La joie et la gaieté, ou plutôt le bruit et le tapage ne devaient régner que jusqu'à minuit seulement. Au tintement de la cloche qui appelait le quart sur le pont, et qui était le signal du repos, les canadiens entonnèrent la chanson nationale "A la Claire fontaine" et ce chant, lancé

aux quatre vents du vaste Océan, termina la fête du *Passage de la ligne*.

Depuis quelques jours, nous avions en vue, quelques nouveaux bâtiments, qui, comme le nôtre, se dirigeaient vers le Pacifique ; la plupart portaient le pavillon de l'Union américaine. Nous aimions la compagnie de ces navires dont nous recevions des *nouvelles* (de celles qu'on se donne en mer) et auxquels nous en donnions réciproquement.

Je viens de décrire une fête à bord ; mais dans ce monde la joie et la douleur se touchent. Les petites misères du passage venaient de se compliquer d'une véritable calamité, pour nous surtout canadiens ; un de nos camarades, un de nos compatriotes venait de perdre complètement la raison. Pauvre infortuné ! il venait à peine de quitter le Canada, sa paroisse, son village et sa famille ! il avait fait des adieux à une femme à un fils qu'il ne devait plus revoir que dans des accès de folie furieuse !

Il s'était embarqué, comme nous paraissant plein de santé, plein d'espoir ; mais, victime d'un ennui affreux, il venait de succomber à la nostalgie et aux regrets d'avoir laissé son pays et sa famille.

Que d'angoisses, que d'inquiétudes n'avons nous pas endurées pour ce malheureux compatriote ! Il fallait sans cesse le garder ; lorsque nous le menions sur pont pour prendre l'air, il s'appuyait sur le bastingage et

plongeait ses regards dans la mer, où il voulait se précipiter. Il croyait voir sa femme lui tendre les bras du fond de l'océan ! Sous le faix de cette pénible autant que touchante hallucination, il s'efforçait de se jeter par-dessus le bord. Déjà, il avait pu jeter à sa femme, dans la mer, sa montre et d'autres objets précieux ; mais les soins vigilants, prodigués par ses compatriotes à ce pauvre malheureux, ont empêché un plus grand malheur qui aurait empoisonné tout notre voyage.

La prison devait être l'hôtel de cet infortuné compagnon à son arrivée à San Francisco, et, au retour de son voyage, une mort affreuse l'attendait dans un asile d'aliénés en Canada. Ne rappelons qu'avec un sentiment de pénible émotion cet incident qui répandit le deuil à bord du *François Depau*.

Dans un voyage au long cours, à bord d'un navire qui traverse les régions les plus chaudes de l'océan et sur lequel se trouve un grand nombre de passagers, il est de la plus grande nécessité de prévenir, par une surveillance et une propreté continuelles, ces terribles maladies qui déciment les malheureux voyageurs.

A la recommandation expresse des médecins du navire, le pont du *François Depau* était arrosé et nettoyé chaque matin par l'équipage : les passagers, peu habitués à cette chaleur d'un soleil perpendiculaire, venaient de bonne heure prendre un bain salu-

taire, sous le buste du vieux *Francis*. Chacun, dans sa propre cabine, était tenu de répandre sur le plancher une quantité de chlorure de chaux, dont l'effet était de purifier l'air empesté et de chasser les miasmes qui occasionnent les fièvres connues sous le nom de "fièvres de bâtiments."

A peine, sur le haut du jour, pouvions-nous supporter l'habit le plus léger et le plus mince ; mais nous ne devions pas souffrir longtemps de ce passage brûlant, notre course étant rapide et régulière, favorisée qu'elle était par les vents alisés.

VI

SCÈNE A BORD.

Nous étions sous le 12° 51^m de latitude sud et 32° 15^m de longitude ouest, c'était le 13 de février, le matelot à la roue du gouvernail, surpris dans sa négligence à donner au navire une mauvaise direction, reçut du capitaine la réprimande sévère qu'il méritait. Mais le matelot, se croyant soutenu par ses camarades ou pour tout autre motif inconnu à nous, parut mépriser la leçon de son supérieur : il persistait à irriter sa colère lorsque, furieux et devenu comme un tigre, le capitaine saisit un bout de câble et frappa le malheureux jusqu'à le renverser et le couvrir de sang.

Le bruit de cette lutte et le sang qui coulait sur la dunette excitèrent la colère, longtemps comprimée, des autres matelots, employés alors à carguer les voiles : en un instant, invités à protéger leur camarade, tous ces hommes s'élançèrent sur le lieu de la scène ; ils allaient saisir le capitaine et le jeter pardessus le bord, lorsque le premier lieutenant, armé de deux révolvers, vint fondre sur ces enragés.

Saisis d'horreur et de compassion à la vue de cette lutte, quelques passagers s'étaient jetés entre les

combattants. La révolte, qui venait de commencer parmi l'équipage, nous aurait fait assister à des scènes d'horreurs et de carnage si Dieu n'eût veillé sur nous en ce moment.

D'horribles jurements sortaient de la bouche de ces audacieux marins ; nous étions saisis d'épouvante, attendant à chaque instant le signal du massacre des officiers du navire, alors réunis au capitaine.

En ce moment, un homme de l'équipage, se séparant de ses compagnons et jetant à ses pieds le couteau qu'il brandissait auparavant, s'adressa au capitaine dont chacune des mains tenait un revolver fixé sur lui.

Cet homme, ce vieux marin, cet enfant de la mer, l'homme de confiance au milieu des orages et des tempêtes, c'était Georges Douglass le doyen des matelots.—“ Capitaine, lui dit-il, au nom de mes camarades, je vous prie d'écouter nos plaintes et d'y faire droit suivant la justice.” Et, d'une voix émue et entrecoupée, il exposa les griefs qui amentaient l'équipage contre lui, et lui annonça sa détermination de ne plus faire la manœuvre sous son commandement.

Les matelots étaient, en effet, maltraités, mal nourris et commandés avec trop de violence et de brutalité. Plusieurs étaient malades et l'on venait les arracher de leurs lits pour les hisser aux vergues.

Un d'entre eux, je me rappelle, me pria en grâce de prévenir le capitaine de ses souffrances et de le

faire exempter du service pour quelques jours ; il était sous mes soins. Un soir le pauvre malheureux, tout faible et tout abattu par la fièvre, se vit enlever de son lit par un des officiers, le maître d'équipage, qui l'en arracha à coups de pieds et à coups de garette.

Nous attendions, avec anxiété, le dénouement de ce drame, malheureusement trop fréquemment renouvelé en mer. Le capitaine aurait été infailliblement jeté pardessus bord, s'il eut fait usage de ses armes. La crainte d'un tel sort et les menaces réitérées des matelots rendirent à cet homme un peu de raison : les passagers, saisissant cette occasion de protester de nouveau, réussirent à pacifier les deux partis.

Il était temps ; car les mauvais traitements et la grossièreté manifestées envers les gens de l'équipage et les passagers auraient infailliblement causé d'autres soulèvements ; mais, à la force et au nombre, sinon à la raison, le capitaine dût céder et remettre ses armes pour aller ensuite, au fond de sa cabine, méditer sur les suites de l'intempérance et de l'inconduite.

Sans assurer que le capitaine ait eu l'idée de faire, comme bien d'autres, quelques spéculations sur les provisions qui nous étaient destinées pour le voyage jusqu'à San Francisco : il est un fait certain et peu honorable pour les capitaines américains des navires alors engagés dans les transports californiens, c'est

que nombre de passagers sont arrivés en Californie épuisés par les privations, lorsque les fonds de cale renfermaient des quantités de provisions achetées pour le voyage par les armateurs, lesquelles, plus tard, étaient vendues au profit des officiers du navire.

Je commençais déjà depuis quelque temps à remarquer, avec peine, dans les esprits une disposition à s'irriter et à s'aigrir à la moindre contrariété ; ce malaise, cette irritabilité des caractères, allant en augmentant, rendit bientôt notre petite société jalouse, désunie et toujours prête à en venir aux mains, et la fin de notre voyage, jusqu'ici assez heureux, excessivement pénible.

L'amitié disparaissait pour faire place à la haine : nos liaisons qui, depuis le départ, avaient été si agréables et si utiles à notre petite société de voyageurs, n'existaient déjà plus pour la plupart des passagers.

La moindre contrariété excitait les uns à la colère, d'autres à une mélancolie sombre : et, souvent, aux paroles amères succédaient des voies de fait qui dégénérèrent quelquefois en tumulte sérieux. Dieu ne bénit guères, apparemment, ces réunions d'hommes marchant à la recherche de l'or et sans cesse tourmentés par la convoitise du succès.

C'était dans ces temps de crise et de malaise

général que notre jeune missionnaire, doué d'une grande charité, s'efforçait de calmer les dissensions et de pacifier les plus exaltés. Sa parole pleine de douceur pénétrait les cœurs les plus turbulents : il avait acquis de l'influence sur tous ; le plus souvent, il avait le bonheur d'obtenir la paix. Nous bénissions la Providence de nous avoir accordé la faveur de posséder un ami aussi précieux à bord de notre bâtiment.

Il me serait difficile d'expliquer ce changement dans le caractère des passagers. Était-ce un besoin de plus de liberté ? Était-ce l'influence des différents climats que nous traversions avec tant de rapidité ! Était-ce les déceptions qui se faisaient pressentir ? Quelque chose que ce fût, il fallait bien l'endurer tout de même.

Nous approchions du Cap Horn, cet endroit des caprices du vent ; nous venions de passer le tropique du capricorne. Au milieu d'immenses herbes flottantes, notre navire filait, tantôt plus tantôt moins vite, mais toujours favorisé par la brise.

Ces plantes marines que nous traversions, avec assez de peine quelquefois, croissent sur l'océan même ; elles y ont leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits. Elles flottent avec la vague et suivent la direction des courants qui les transportent à des distances énormes.

Souvent, à travers une de ces touffes de feuilles ou de fleurs, se soulevant au-dessus de la lame, nous

apparaissait subitement la tête d'un chien de mer, ou d'un lion marin, venant saisir une proie quelconque ou simplement s'amuser au milieu de ces plantes gigantesques.

Le mouvement ondulé de certaines de ces herbes marines avec les touffes de feuillage qu'elles développent à leur extrémité produisent, sur l'imagination, l'effet d'énormes serpents promenant sur la surface de la mer leurs têtes ornées de chevelures monstrueuses.

Le soir, au moment où le soleil allait s'ensevelir sous l'horizon enveloppé de nuages noirs et effrayants, au moment où la tempête allait mugir autour de nous, j'aimais à entendre les différents cris plaintifs de ces animaux cachés sous le feuillage épais de ces plantes marines. Je me rappelais, alors, ces histoires des conteurs ou des poètes : les sirènes fabuleuses, moitié poissons moitié femmes, sortant hors de l'eau, chantant ou pleurant, selon la beauté ou la tristesse de la nature ; ou bien ces êtres fantastiques, auxquels les voyageurs donnent pour patrie les mers du sud et les bords escarpés des rochers qui avoisinent les îles de la Terre-de-feu, ou les îles Malouines.

VII

LES ILES MALOUINES ET LE CAP HORN.

Nous étions arrivés à ces climats humides, au milieu de brûmes fréquentes et par de gros vents de nord-ouest : notre navire entraît sur ces mers orageuses du sud et, pour la première fois depuis New-York, le capitaine nous annonçait une terre prochaine. Les calculs de cet excellent marin ne l'avaient pas trompé : à dix heures du matin, la vigie nous criait du haut du mât :—“ Terre ! Terre ! ” Nous arrivions en vue de cette île des Malouines, nommée *Ile du Beau Chêne*.

Nous étions au 13 de mars 1850 par le 52° 31^m de latitude sud et le 58° 40^m de longitude ouest, le navire approchait de cette île à portée de pistolet, au milieu de la brûme et des vapeurs de la terre. L'aspect de cette terre est sombre, sauvage et a quelque chose d'effrayant : c'est un rocher inhabité d'une longueur de quinze à vingt milles, où d'innombrables volées de pigeons du Cap, de damiers, de pingouins et autres oiseaux ont élu domicile et se propagent, sans jamais craindre le plomb meurtrier du chasseur.

À l'approche de notre navire, et à la détonation d'une carabine tirée du bord, des nuées de ces magni-

fiques oiseaux commencèrent à tourbillonner autour de leur demeure et à pousser des cris de détresse et de frayeur ; mais, empêchés de s'éloigner par la violence du vent, ces paisibles habitants de l'île allaient s'abattre sur la vague, pour revenir avec elle sur le rivage.

Les voyageurs, qui pour la première fois visitèrent les parages sombres de ces îles solitaires, abordèrent, au milieu d'une affreuse tempête, ce rocher sur lequel un chêne isolé, d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires, avait pris racine et profité depuis des siècles. Ce chêne était fixé entre les crevasses du pic le plus élevé, à la pointe nord du rocher, exposé à la fureur de tous les éléments. Il n'existe plus aujourd'hui et ce signal de la nature, placé là pour avertir les marins, a disparu sans laisser aucun vestige ; car le rocher est absolument nu et la vague à chaque instant vient s'y briser avec un bruit terrible.

Les beaux panoramas qu'on a promené dans les grandes villes de l'Union, de l'Europe et du Canada, ont conduit déjà, au bout de l'Amérique, un grand nombre de mes lecteurs. Comme nous, ils ont vu de près le passage de ce Cap redoutable, où tant de navires ont disparus sans que jamais on n'en ait pu avoir de nouvelles.

Ils ont vu, comme moi, la mer en fureur, en vallons

et en montagnes, ils ont cru entendre le sifflement aigu des vents, des tempêtes, le bruit de tous les éléments déchaînés ; ils ont presque vu tomber la grêle, grosse comme des balles, tomber l'eau du ciel par torrents, ils ont entendu le tonnerre gronder et vu la foudre s'abattre sur les vagues en furie et sur le sommet de ce rocher qu'on nomme le Cap Horn . . . Ils ont vu, sans doute, des navires en détresse, sur cette toile qui se déroulait sans danger ; mais de même que nous, ils n'ont pas vu le vieux *François Depau*, surpris avec toutes ses voiles dehors, bonnettes, cacatois, pris vent debout, et prêt à aller se briser sur les flancs escarpés de ce géant des mers du sud.

Le seize de mars à trois heures de l'après-midi, nous venions de sortir de la cabine du fond, où nous avons fait une prière en commun et demandé à Dieu le passage heureux du Cap Horn, durant cette nuit qui précédait le grand jour de Pâques.

Nous avons, tous, les yeux fixés sur ce point qui termine notre continent au sud, nous avons, en vue et en avant, le fameux rocher du Cap et la Terre-de-feu en arrière.

. Au moment donc, où pleins d'anxiétés, pleins d'une émotion vague et grandiose, nous parlions à voix basse au Créateur, au moment, dis je, où le navire voiles déployées, filant douze nœuds, allait dédoubler le cap

et prendre les eaux de la mer pacifique, les vents impétueux du sud-ouest, se déchainèrent tout-à-coup et jetèrent sur le bâtiment en désordre une confusion et une panique que la prudence seule du capitaine pût arrêter.

En un instant et plus court que le temps que je mets à écrire ces lignes, les vagues étaient devenues des montagnes, au ciel se formaient des nuages effrayants de noirceur; à bord, les matelots étaient à carguer les voiles aux mâts qui pliaient sous les efforts de l'ouragan. Tout l'équipage, monté sur les vergues et dans les hüniers, semblait, à chaque moment, prêt à plonger dans l'abîme.

Le choc des poulies qui se brisaient, le sifflement des amarres qui se balançaient, emportant dans les airs des lambeaux de toile, et le bruit terrible de la grande voile d'artimon qui venait de se fendre du haut en bas, avaient exaspéré notre capitaine. Debout sur son banc de quart et tête nue, (son chapeau avait été emporté à la mer), il appelait les passagers à l'œuvre: " Venez tous, avait-il dit d'une voix stridente, venez tous, ou nous sommes perdus!" En un clin d'œil, le navire avait fui en arrière et, sans plus obéir au gouvernail, il dérivait sur les rescifs voisins.

Deux passagers s'étaient emparés du gouvernail et faisaient des efforts inouis pour aider à diriger le navire, lorsqu'une lame immense, parcourant le pont dans toute sa longueur, vint balayer tout ce qui s'y trouvait d'objets libres d'attaches.

Le désespoir gagnait le plus grand nombre:

à la vue du cap noir, escarpé et battu à sa base par une mer furieuse, des compagnons de voyages se préparaient à se jeter par dessus le bord avant le funeste et terrible choc.

Encore quelques instants et nous étions lancés sur les rochers !!

Le capitaine, admirable de calme et de sang froid, du haut de la dunette ordonnant la manœuvre, semblait plein de confiance prêt à profiter de la moindre circonstance favorable pour assurer le salut du navire. En ce moment d'une inquiétude mortelle, comme l'explosion d'un canon, la grande voile venait de se briser d'un seul coup ; nous étions sauvés !

O Providence ! à cet instant même où le bâtiment allait être à jamais perdu, où nous allions nous briser sur le terrible et immense rocher, nous le vîmes virer de bord, et reprendre la haute mer : le beau pré de notre *François Depau* fuyait le cap Horn, fatiguant horriblement sous les immenses coups de la vague.

Bien plus au large que nous et battu par la tempête, filant dans la direction du sud, luttant contre les terribles lames, on voyait un beau grand navire américain. Ce bâtiment était destiné comme le nôtre pour la Californie et, quelques semaines plus tard,

nous étions encore en compagnie de cette voile qui portait cent vingt-cinq passagers.

Nous venions de passer une nuit d'inquiétudes et d'angoisses horribles, notre vaisseau, dirigé de nouveau vers le nord-est, avait parcouru une grande distance, pour ne plus revenir vers le cap Horn ; mais nous commençons une série de jours d'ennuis, de froid et de privations qui ne devaient se terminer qu'après trois semaines d'une navigation des plus dangereuses.

Parvenus au soixantième degré de latitude sud, sur une mer en courroux et continuellement battus par des montagnes d'eau, nous avions à souffrir la neige, la grêle et un froid intense ; l'eau douce, devenue rare à bord, menaçait de manquer tout-à-fait et de pauvres malheureux étaient obligés de recueillir les égouts des grandes voiles, afin d'étancher la soif qui les brûlait continuellement.

Il n'y avait plus de farine pour nous, plus d'animaux vivants, plus de lard ; nous avions presque épuisé les provisions destinées à notre voyage. Quelques barils de biscuits, en partie moisi, et quelques quarts de bœuf salé nous restaient encore pour arriver à Valparaiso. Nous ne pouvions plus guère vivre que de l'espoir d'y arriver bientôt, si toutefois l'espoir peut prolonger la vie.

VIII

L'ALBATROS OU LE MOUTON DU CAP.

Notre navire, sans cesse balotté par les énormes vagues qui, au cap Horn, sont pour les voyageurs, des causes d'inquiétudes et d'angoisses continuelles, inspirait au capitaine des craintes non moins sérieuses que les nôtres. L'eau montait dans le fond de cale et les pompes ne cessaient de jouer, sous les efforts des matelots et des passagers. La nuit, au milieu des ténèbres et au bruit des rafales de la tempête, ce jeu des pompes avait quelque chose de sinistre qui nous tenait éveillés et nous faisait partager les fatigues de l'équipage.

Après un travail assidu et sans relâche, nous eûmes bientôt la satisfaction de voir l'eau disparaître de la cale, et c'est alors que nous pûmes nous livrer, avec joie, à un genre d'amusement tout-à-fait nouveau et qui ne se rencontre qu'à ces latitudes éloignées, "*la pêche à l'albatros.*"

Le matin donc après notre déjeuner terminé, blottis dans des paletots ou des manteaux d'hiver, quelques uns revêtus de capots de buffle, nous allions prendre place sur la dunette, en arrière de la roue.

Près du navire et se jouant sur les eaux, ces magnifiques oiseaux que je viens de nommer cherchaient à dévorer tout ce qui tombait du bord. Leurs cous allongés et tendus vers le bâtiment et leurs cris particuliers semblaient nous inviter à leur jeter de la nourriture : à peine avaient-ils aperçu le biscuit qu'on lançait sur la vague, qu'un combat s'engageait de suite entre eux et le plus vigoureux l'engloutissait aussitôt.

Cette voracité de l'oiseau nous engagea à en faire la pêche, et nous eûmes bientôt fabriqué de longues lignes avec de forts hameçons que nous lançions en arrière du navire.

Le morceau de lard, qui nous servait d'appât, flottait à peine sur la vague que l'albatros se précipitait dessus, pour l'engloutir ; mais l'appât trompeur lui faisait prendre l'hameçon qui s'accrochait à son bec et le retenait prisonnier.

Alors commençait le plaisir pour les passagers. Le spectacle d'une demi douzaine de ces pauvres victimes, tirées avec force vers le bâtiment, se balançant dans les airs et cherchant à force d'ailes à éviter leurs entraves, nous donnait des moments de récréations bruyantes et nous faisait oublier l'isolement où nous nous trouvions au Cap Horn.

Il était rare que le pêcheur manquât d'accrocher sa belle proie qui, s'enfonçant dans les eaux, se balançant sur les vagues, s'élevait dans les airs,

tâchait d'éviter la ligne qui la retenait et finissait par arriver enfin prisonnière et captive, entre les mains de son capteur triomphant.

Une fois sur le pont, l'albatros devenait libre, mais ne pouvait s'envoler : cet oiseau, étant très lourd, est obligé de courir sur l'eau, avant de prendre son vol majestueux.

Il mesure en hauteur quatre pieds et il a jusqu'à dix huit et vingt pieds d'envergure ; son duvet est des plus beaux, et des plus doux, il ne possède que cette qualité et cette richesse, car sa chair est dure, huileuse et d'un gout détestable.

Nous venions, un jour, de prendre huit de ces magnifiques oiseaux et nous les tenions prisonniers sur le pont, comme de nouveaux passagers que nous avions décidé de conduire vivants au Chili, lorsque le capitaine, sortant de sa cabine après un mauvais rêve sans doute, nous intima l'ordre de leur rendre la liberté et nous fit défense de tendre de nouveau nos lignes à la mer.—“ Ne savez-vous pas, nous disait-il, que là captivité et la mort de ces oiseaux nous portent malheur et que, si ce jeu continue, jamais nous n'arriverons à nous éloigner du Cap Horn. ” Il fallait obéir à cette ordre arbitraire, d'autant plus que nous tenions beaucoup à respecter tout ce qui tient à la superstition chez les marins.

Au nombre de ces superbes prisonniers, il s'en trouvaient qui avaient été pêchés par d'autres voya-

geurs, avant nous ; nous les reconnaissons à de petits colliers de ruban, attachés autour de leur cou, auxquels pendaient des papiers soigneusement enfermés dans des enveloppes gommées. Sur ces papiers, on pouvait lire : " tel navire a passé à tel degré, à telle date, etc., etc." Ceux-là recevaient la liberté de nouveau, pour reporter à d'autres navires les nouvelles de notre passage au Cap Horn.

Il est avéré que, quelquefois, des naufragés ont été sauvés et recueillis par le moyen de ces dépêches expédiées au cou de ces bienfaisants oiseaux.

L'on rapporte qu'une jeune fille naufragée, abandonnée après ce naufrage dont les circonstances avaient été bien terribles, fut retrouvée sur la côte inhospitalière de la Terre-de-feu au moyen de nouvelles expédiées par ces courriers fournis par la Providence : ainsi avertis des marins allèrent la recueillir et elle put retourner au Brésil d'où elle s'était embarquée pour le Chili.

Que de services ces oiseaux superbes n'ont-ils pas rendus, dans ces régions si seules et si désolées, où l'on n'entend que les mugissements d'une mer courroucée, que le sifflement continu d'une tempête qui ne finit jamais, où le soleil ne se montre que pour se cacher bientôt au milieu de nuages effrayants, où l'homme ne fait que passer, entouré de périls incessants.

Le damier, ainsi nommé à cause de sa livrée carrelée, est encore un des oiseaux du Cap Horn et des nombreux

rochers qui l'avoisinent. Il se hâte, à la vue d'un bâtiment, de l'approcher et de suivre son sillage dans l'espoir, sans doute, de saisir les restes de nourriture qui se jettent hors du bord.

Nous ne pûmes nous emparer d'aucun de ces intéressants oiseaux au dos bigarré de noir et de blanc, malgré toute notre vigilance à les poursuivre de nos longues lignes.

La goëlette est aussi du nombre des oiseaux que nous observâmes, dans ces parages ; elle est solitaire et voyage à des distances extraordinaires. Son vol est extrêmement rapide et droit ; à peine a-t-elle râsé les mâts du navire qu'elle est rendue très loin de nous.

Son corps est petit, assez semblable à celui d'un pigeon, et son plumage est noir d'ébène.

Enfin, ainsi tuant le temps, nous réussîmes à doubler le Cap Horn, malgré la mer, malgré la fureur des vents toujours contraires, et nous allions avec moins d'inquiétudes, contents d'avoir traversé ces parages sans accident sérieux.

Nous venions, un soir, de faire la rencontre d'un trois-mâts-barque américain, nous avions hélé ce navire, c'était le *Cheschir*, parti de Boston, trois semaines avant notre départ de New-York ; il portait à son bord cent trente-cinq passagers pour San Francisco. A peine nous étions nous séparés du bâtiment américain que le cri de—“ *au feu ! au feu !* ” se fit

entendre dans notre cabine. La flamme, en un instant gagnant la grande voile, avait envahi le mât et les vergues du milieu, illuminant notre navire d'une clarté sinistre.

Un cri d'épouvante s'échappa de toutes les poitrines en même temps : le capitaine s'élança vers le foyer de l'incendie.

Bientôt, par ses ordres, un déluge d'eau inondait la cambuse et le feu fut heureusement éteint sans trop de difficulté. Cette fois encore, le courage et le sang froid de cet homme nous préserva d'un accident, dont la pensée seule fait frémir.

IX

LE CHILI ET VALPARAISO.

Le lecteur aura peine à concevoir la joie, la gaité, la jouissance que le navigateur éprouve à l'idée que son navire va bientôt toucher un port sans accident, après plusieurs mois d'isolement sur un océan sans limites.

Ce mot "*terre*" que le marin entend répéter, du haut du grand mât, par le lieutenant en vigie, qui, la lunette fixée sur l'horizon, commence à apercevoir une ombre qu'il sait si bien distinguer d'un nuage, ce mot "*terre*" qui circule dans toutes les bouches, est un baume qui ranime le courage et guérit le cœur des ennuis, des craintes et des fatigues d'un long voyage. Tous les yeux sont tournés vers ce point qu'on se montre sans le distinguer encore : cette ombre qui se laisse à peine voir : cette côte qui se dessine peu à peu, qui grandit, et qui petit à petit prend une forme déterminée, c'est le signe précurseur du soulagement, du repos aux fatigues. Pour la première fois depuis trois mois et demi, notre navire voguait vers une terre pour s'y arrêter.

Ce fut le 13 d'avril 1850 et d'une grande distance

que nous aperçûmes les magnifiques côtes du Chili.

Durant la nuit, le capitaine, ne se fiant plus à son chronomètre et ne connaissant pas bien les atterrages, avait fait mettre le navire en panne, pendant plusieurs heures, lorsqu'au lever du soleil on entendit circuler dans les cabines le mot " Chili ! Chili !" .

Ce moment ne s'effacera jamais de ma mémoire, lorsque, prenant avec moi M. Cénas, j'allai sur la dunette, pour jouir du plus beau spectacle que la nature puisse offrir aux yeux de l'homme.

Le soleil allait se lever derrière les hautes montagnes du Chili, sa lumière en mille rayons commençait à poindre à travers les neiges et les glaces qui couvrent le sommet des Andes et répandait déjà, sur le navire fatigué, une teinte de repos et de bonheur.

De temps en temps, des jets de flamme illuminaient l'espace qui couronne les volcans, et de longues traînées de fumée que la brise emportait et dispersait dans l'espace, nous annonçait le travail de ces souterrains embrasés.

La mer plus calme, n'était plus agitée par la fureur des ouragans du Cap Horn, les mâts du navire, pendant un mois à moitié privés de leurs voiles, s'inclinaient légèrement sous la pression d'une brise fraîche. Humiers, bonnettes, cacatois se gonflaient de nouveau, par le souffle d'un vent plus doux, plus chaud et plus régulier.

Nous avions la côte en vue et, bientôt, le *Francis Depau* entra à pleines voiles, pavillon au grand mât, dans la belle baie de Valparaiso.

A ce nom de Valparaiso, il me semble encore être transporté dans cette vallée, si justement ainsi nommée *Vallée du Paradis*, il me semble encore éprouver cette joie, ce bonheur que nous éprouvions, chacun de nous, à payer le réal, pour nous faire conduire à terre.

Le *Francis Depau* reposait sur son ancre, les officiers de douane et de santé venaient de monter à bord et de faire la visite que, subit, de nécessité, tout navire venant de l'étranger. Nous étions libres et, en un instant, vingt petites embarcations emportaient sur le rivage les heureux passagers et partie de l'équipage du navire.

C'était un Dimanche, les cloches de toutes les églises annonçaient aux fidèles l'heure du St. Sacrifice et de la prière. Les passagers, en habits de fête, se rendaient au *Plaja major*, pour y voir défilér les troupes, musique en tête, jusqu'à l'Eglise de la Maternité.

Quelques instants après, nous étions agenouillés sur les briques qui forment les dalles de ce bel édifice. Les femmes chiliennes, recouvertes de leurs mantilles larges et noires, sans chapeaux, assises sur de magnifiques nattes ou sur de riches pètsit tapis,

étaient éparses çà et là, à l'avant de la nef ; elles paraissaient prier avec une ferveur toute particulière, et écouter avec beaucoup d'attention les paroles d'un *Padre* chilien qui donnait le sermon en langue espagnole.

Un orgue, d'une force à faire vibrer l'air dans les croisées, accompagnait un chœur de nombreuses voix. Nous entendions la messe, partagés entre l'admiration pour le chant espagnol et les émotions du bonheur indicible d'assister au St. Sacrifice, sur terre, après trois mois et demi de mer.

Dieu, sans doute, accepta la prière pleine de ferveur et de foi que lui adressa notre jeune et digne missionnaire, pour le remercier du succès de notre voyage jusque là et implorer sa divine protection pour ce qui nous restait de chemin à faire. Les canadiens qui venaient de remplir un pieux devoir, au sortir de l'église se donnèrent au plaisir de visiter ce lieu enchanté.

En compagnie d'une quinzaine de mes compagnons, je me dirigeai vers le plateau qui domine la ville et d'où l'œil se promène sur l'immense Océan Pacifique. Ce plateau était le rendez-vous d'une partie de la population de Valparaiso : on trouvait en cet endroit une réunion d'amusements en rapport avec tous

les goûts des chiliens, concerts, cafés chantant, courses aux chevaux et débits de fruits de toutes sortes.

Nous nous y amusions depuis quelques instants, lorsque deux officiers de la garnison, avec lesquels je venais de lier connaissance, vinrent me proposer d'aller visiter leur caserne. Cette offre polie et qui parut plaire particulièrement à mes compagnons fut de suite acceptée avec reconnaissance. Nous n'étions pas fâchés de profiter de la complaisance de ces braves officiers et, une heure après, nous étions les hôtes et protégés du capitaine Raphaelo Dorioso et du lieutenant Emilio Sotomayor.

Valparaiso est situé sous le 32° degré de latitude sud. Cette ville est douée d'un climat des plus salubres; une température des plus douces semble donner à ses habitants un air de gaieté, de fraîcheur et de bonheur qu'on ne rencontre que dans ce pays d'un printemps continuel.

La mer entre, par un passage assez étroit, dans une petite baie circulaire entourée de collines et de montagnes, la ville se trouve à droite en entrant et le fort militaire, élevé à près de quatre cents pieds au-dessus de la ville, en domine la plus grande partie, aussi bien que la baie.

Près de trois cents navires de toutes grandeurs, étaient ancrés à quelque distance du grand quai. Deux beaux navires de guerre, tout pavoisés, se

tenaient en arrière et au large ; l'un portait le pavillon anglais, l'autre le pavillon de la France.

Le premier venait d'arriver des mers du nord, c'était l'*Amphitrite*, commandé par des officiers d'un grand mérite, je regrette de ne pouvoir donner le nom du commandant de cette belle corvette ; je ne dois pas omettre cependant de mentionner de cet officier un trait de politesse à notre égard.

Je revenais de la ville, après minuit, accompagné d'un ami de voyage, je me dirigeais vers le grand quai, afin de regagner le bord du *Francis Depau*, par le moyen d'une chaloupe baleinière ; mais nous ignorions qu'après minuit nulle embarcation ne pouvait laisser le quai, sans une permission expresse ; nous étions en retard et, malgré l'offre de deux piastres faite aux bateliers d'une chaloupe qui arrivait du large, nous fûmes obligés de nous soumettre au malencontreux décret de la municipalité.

Il y avait, solidement attaché à un pilier du quai, un joli canot monté par quatre marins, dont l'uniforme nous indiquait des anglais, ce canot était celui de l'*Amphitrite* : j'allais me décider à revenir à la ville, lorsque le commandant et les autres officiers de la corvette arrivant nous engagèrent poliment à prendre place dans leur embarcation qui les ramenait à bord de leur vaisseau, en vertu des privilèges dont jouissent les marines militaires.

L'embarcation, poussée par quatre vigoureux matelots, ne tarda pas à se rapprocher de notre navire et nous allions nous séparer, lorsque nous reçûmes l'offre obligeante d'une visita à la corvette anglaise et d'un diner à son bord. Malheureusement, nous ne pûmes accepter la gracieuse invitation, le capitaine du *Francis Depau* nous ayant prévenus que nous devions faire voile au premier moment.

Quelques lignes, à propos de notre courte relâche à Valparaiso, mettront mes lecteurs à même de lier un peu connaissance avec ce pays enchanté. Ainsi que le lecteur peut de suite l'imaginer, quatre jours de résidence n'ont pas suffi à me donner les notions propres à me faire écrire de longs détails sur le caractère et les mœurs des habitants du Chili.

Les relations que j'ai eu plus tard ont pu m'instruire de ce que j'ignorais et, grâce à plusieurs de mes compagnons, entre autres à notre ami, M. Cénas, j'ai pu recueillir quelques détails sur cette vie chilienne si curieuse pour nous, habitants du Nord.

Le commerce assez actif au Chili se fait, principalement, avec les français. Bordeaux a des relations considérables avec le pays par le vin qui s'y importe en quantité. Lima, Panama, Acapulco, sont les villes principales d'où se fait l'exportation considérable des farines : cette farine, d'une qualité supérieure, se recommande sur toutes les autres ; elle est

apportée de l'intérieur du pays, à dos de mulets, par les cultivateurs et vendue pour l'exportation à de riches commerçants français ou américains, le haut commerce se trouvant entre les mains des français surtout.

La richesse des chiliens ne consiste guère qu'en troupeaux d'animaux domestiques, tels que bêtes à cornes, mules et chevaux. Les chiliens voient, avec assez d'indifférence et sans soucis, les étrangers prendre la supériorité sur eux dans les entreprises et le commerce. Ils sont naturellement jaloux et vindicatifs mais affables et très hospitaliers. La politesse, dans la haute classe surtout, est exquise; l'hospitalité n'y a point de bornes et, pour peu qu'on sache la langue, la famille est la vôtre; on est reçu dans son sein non comme un étranger mais comme un intime.

Quinze jours, un mois, deux mois et même un plus long temps passé au foyer d'une famille, sont un titre acquis à la reconnaissance de ces aimables gens, et le départ ne se fait ordinairement qu'avec des pleurs et aux regrets sincères des membres de la famille.

Le catholicisme est la religion de cette république, dont la population a conservé une foi des plus vives et des plus pures; mais le voyageur canadien, qui n'a vu, dans notre heureux Canada, que la pureté exemplaire des pratiques religieuses, se trouve quelque peu étonné, scandalisé même des allures de ces populations chez qui la sévérité extérieure des mœurs n'a pas la même valeur que chez nous.

A Santiago, capitale de ce beau pays, qui n'est

éloignée de Valparaiso que de trois ou quatre jours de marche, les étrangers qui parcourent le pays sont frappés du contraste qui existe dans les usages, comparés avec ceux de Valparaiso.

Santiago est lié au Canada par un lien spirituel que le gouvernement et la population du Chili apprécient hautement : je veux parler de la maison des Sœurs-de-la-Providence placée sous la direction du vénérable M. Huberdeau, prêtre canadien. Cet établissement est une véritable trésor pour ce pays dépourvu d'institutions de ce genre. L'on se rappelle comment nos courageuses sœurs quittèrent le Canada en 1852, pour aller en Orégon, où elles devaient se fixer ; mais la Providence, qui les conduisait à de plus belles œuvres, peut-être, que celles qu'elles auraient pu accomplir dans ce pays, les appela bientôt à d'autres destinées : faisant étape au Chili, les excellentes sœurs se rendirent aux prières du Gouvernement, de l'Archevêque et de la population de Santiago, et fixèrent leur séjour en cette bonne ville chilienne.

Après un voyage pénible et dangereux à travers l'isthme, par la route de Nicaragua, les cinq sœurs canadiennes avaient atteint la contrée de leur destination, l'Orégon ; mais ce pays se trouvait alors dans un tel état de famine et de dépeuplement qu'elles durent abandonner leur projet et reprendre le chemin de leur patrie. Fatiguées d'un pareil

voyage mais ayant toute confiance en Dieu, elles prirent passage à bord d'un bâtiment à voiles qui devait faire le long trajet autour du Cap Horn : deux mois après, elles arrêtaient au Chili, où leur arrivée parut aux chiliens une faveur toute providentielle, dont ils résolurent de suite de profiter.

Le Canada n'oubliera jamais la réception enthousiaste qui accueillit, à Santiago, nos saintes filles canadiennes. Ce fut un jour de réjouissance, ce fut un jour de pompes pour la population de la ville, qui livra immédiatement à la charité des sœurs les orphelins nécessiteux de la capitale du Chili.

Le départ nous avait été annoncé par le capitaine, et nous dûmes quitter ce coin de terre enchanté, cette ville bâtie sur des précipices, bouleversée cent fois par des tremblements de terre, ces habitants dont l'accent espagnol nous frappait harmonieusement l'oreille, ces signorinas du marché qui nous jetaient, moyennant un réal, une énorme grappe du raisin le plus délicieux.

X

SECOND DÉPART.

Notre navire habillé de toutes ses voiles, le pavillon au grand mât, annonçait enfin le départ; cinq nouveaux passagers, au nombre desquels se trouvait une femme du Chili, prenaient place à bord, pour la Californie. Trois d'entre eux venaient de faire naufrage, dans le détroit de Magellan, d'où ils étaient revenus presque miraculeusement, sur une barque de quelques tonneaux.

Les matelots au cabestan chantaient en chœur, et l'ancre, obéissant aux efforts cadencés, rendait au *François Depau* la liberté qu'il avait perdue depuis cinq jours. Quatre embarcations montées par quelques chiliens nous remorquaient en dehors de la baie, le 24 du mois d'avril 1850.

Le navire remis de sa course périlleuse autour du Cap Horn, reprenaient encore une fois la mer pour près de deux longs mois. Les passagers, plus habitués à la vie du bord et rassérénés par les quelques jours de répit pris à Valparaiso, recommençaient, en entrant sous les tropiques dans l'océan Pacifique, les jeux et les amusements inventés sur l'Atlantique.

Les embarcations nous avaient laissés et la brise de terre faisant place à celle de la haute mer, le navire disparaissait peu à peu de la côte, emportant le souvenir de cette belle terre du Chili et de cette belle race espagnole, la première des nations européennes qui aient colonisé l'Amérique.

La joie et l'abondance régnaient à bord, de nouvelles provisions avaient été achetées et mises à notre disposition ; d'immenses quantités de raisins, de noix, d'ananas et autres fruits ne contribuèrent pas peu à nous rappeler le beau pays qui nous les avait donnés ; pendant près d'un mois les tables de nos cabines furent couvertes de ces fruits délicieux qui servaient d'enjeu à nos joueurs de cartes, durant les belles soirées tropicales.

La brise du Sud-Est, régulière et soutenue, donnait à la mer peu d'agitation et notre navire, presque droit sur sa quille, filait de dix à douze nœuds.

Nous jouissions d'une chaleur modérée par une brise continuelle, et nous étions comparativement à l'aise à bord de notre bâtiment. Notre estimable missionnaire, toujours prêt à se rendre aux désirs de ses compagnons de voyage, vit, avec bonheur, les canadiens remplir le pieux et saint devoir pascal dans la petite chapelle improvisée tous les matins.

Bien loin du Pays, en pleine mer, les cœurs se trouvaient heureux de recevoir, audessus d'un abîme profond, le Créateur de cet immense océan.

Le souvenir de ces heures de bonheur ne s'effacera jamais de la mémoire de M. Cénas, ni de celles des passagers canadiens du *Francis Deperu*.

Notre aimable missionnaire offrait au Dieu tout puissant le St. Sacrifice de la messe, dans sa cabine qu'il avait disposée en petite chapelle; deux ou trois catholiques, à la fois, étaient admis, chaque matin, à recevoir le Dieu de miséricorde. Malheureusement, ce bonheur allait bientôt finir; car le navire devait reprendre une course agitée par une mer en fureur, soulevée par les vents variables du nord et de l'ouest.

Depuis notre départ de Valparaiso, nous avons toujours eu en vue une barque américaine en destination de San Francisco; nous perdîmes de vue ce compagnon de notre course à la hauteur des îles St. Félix, auprès desquelles nous passâmes, de manière à pouvoir en distinguer la belle et riche végétation.

Non loin de ces îles et à quelques milles de notre bâtiment, se jouaient dans les eaux de la mer une nombreuse troupe de baleines; ces énormes cétacés plongeaient puis, sortant hors de l'eau, lançaient à

une grande hauteur des colonnes d'eau vaporisée, de manière à nous représenter de loin le spectacle d'une petite flotte à la voile. Le bruit de la puissante respiration de ces énormes créatures de la mer arrivait à nos oreilles, comme le bruit d'un rapide, à la veille d'un orage par un temps calme.

Durant une nuit extrêmement chaude, nous étions entre *la ligne* et le tropique du sud, je m'étais levé et je montais sur la dunette, pour y respirer un peu d'air frais et admirer la beauté du ciel, lorsque le matelot à la roue me fit signe d'arriver jusqu'à lui, en même temps, il me montrait une énorme baleine dormant paisiblement à côté du navire.

Tout était silencieux à bord et le bâtiment n'avancait qu'avec peine, je m'approchai du sabord et je vis ce monstre de la mer, le dos entièrement sorti hors de l'eau et dans toute sa longueur, presque touchant aux flancs du navire.

Quelques instants après, la baleine disparaissait sous l'eau pour reparaitre un peu plus loin, en soufflant violemment une quantité de cette vapeur que l'animal rejette par ses évènements.

La chaleur, chaque jour, devenait de plus en plus accablante, le pont était brûlant, la brise de la mer ne suffisait pas à rafraichir l'atmosphère. Il fallait recourir aux bains, le matin et le soir. Nous prenions ces bains à l'avant du navire sous le buste du père

Depau, lequel fut ainsi témoin d'un accident qui heureusement n'eût pas de suite.

Il était huit heures du soir, la brise de neuf heures allait fraîchir et faire avancer le navire avec rapidité, la lune éclairait le sillon tracé par le bâtiment ; lorsque tout d'un coup un appel se fit entendre et on vit, au milieu du sillage du navire, un de nos compagnons qui luttait pour se tenir à flot. Le cri pénible de " un homme à la mer !" fut aussitôt répété de bouche en bouche : le navire fût mis en panne, les chaloupes détachées et des cables jetés au malheureux qui se débattait péniblement et nageait vers nous avec des efforts inouïs.

Grâce à sa vigueur et grâce à la clarté de la lune qui lui laissait voir les objets qu'on lui avait lancés du bord, ce jeune homme réussit à saisir un bout de câble, au moyen duquel il fut retiré sur le bâtiment. Mais le misérable ne crut pas devoir remercier la Providence, qui venait de le faire échapper à la dent cruelle des terribles requins ; ses blasphèmes nous firent frémir d'horreur, et nous témoignèrent des tristes défauts de son éducation religieuse : il était américain.

Nous étions alors, à la latitude $6^{\circ} 57^m$ nord et longitude $116^{\circ} 6^m$ le 25 de mai 1850 : pendant la journée, le second lieutenant avait été sur le point de pêcher un énorme requin, à l'arrière du navire et près du gouvernail.

C'est surtout dans ces latitudes chaudes que ces brigands des mers paraissent à la surface de l'eau, par des temps calmes et à la veille d'orage. A leur apparition qui se fait connaître d'assez loin, quelquefois, par la projection hors de l'eau d'une longue nageoire dorsale qu'ils roidissent ou couchent à volonté, les marins qui osent prendre un bain à la mer remontent dans les chaloupes et sont bientôt à bord.

Tout poisson disparaît à l'approche du requin et, précédé seulement de petits poissons de la longueur d'un petit hareng, le monstre fait le tour du navire, revient en arrière, près du gouvernail, et rien ne lui échappe de ce qui tombe à la mer.

Ce poisson, le plus vorace et le plus dangereux de l'océan, n'a point d'amis si ce n'est le petit poisson dont je viens de parler ; il fait la guerre aux dauphins, aux dorades et aux poissons volants. Il est obligé, pour se saisir de sa proie, de se tourner sur le dos, et c'est dans cette position qu'il avale, d'un trait, tout ce qui peut entrer dans son énorme mâchoire, garnie de cinq, de six et même de sept rangées de dents.

Etant assis, un jour, dans l'embrasure de la petite fenêtre qui se trouvait en arrière et au fond de la cabine du *Francis Depau*, et presque à fleur d'eau, ma vue s'arrêta sur un morceau de viande qu'on venait de jeter de dessus la dunette, je vis immédiatement un petit poisson de la longueur d'une sardine venir

flairer l'appât et s'en retourner de suite. A l'instant même, un énorme requin, d'une longueur de dix-huit à vingt pieds, que je n'avais pas encore aperçu, s'approcha lentement, et au moment où, à demi tourné sur le côté, il ouvrait la mâchoire pour saisir la viande, le pêcheur de la dunette eût la maladresse de retirer vivement la ligne. De rage et de colère, le monstre fit un bond hors de l'eau et retomba lourdement sur le gouvernail qu'il ébranla avec violence et que nous crûmes en pièces. Le coup avait été manqué et, malgré toute la persistance à lui offrir de nouvelle viande, le poisson ne voulut plus mordre à la ligne ; mais, pendant toute la journée, il resta en arrière du navire, suivant les mouvements du gouvernail, jusqu'au moment où la brise fraîchissant il cessa de suivre le bâtiment.

Poussé continuellement par des vents favorables, notre navire venait de franchir les régions torrides, nous commençons à éprouver un peu plus de bien-être dans la température, nous arrivions au-delà du tropique du nord, non sans avoir payé à *La Ligne* le tribut des orages, des coups de tonnerre et des pluies torrentielles.

La brise de l'Est faisait place aux vents plus variables du nord et du nord-ouest ; la mer plus grosse, plus agitée, n'offrait plus cette agréable sensation que nous venions d'éprouver sur les mers tropicales.

Les rations commençaient à diminuer et le biscuit acheté à Valparaiso commençait à se détériorer ; aux mâts du navire, les toiles en lambeaux annonçaient la nécessité de tout renouveler ; l'extérieur du navire venait d'être repeint : il devait, cependant, le *Francis Depau*, malgré sa vieillesse, plein d'orgueil et sans accident, accomplir sa longue traversée autour du continent américain.

Nous allions, sous peu, voir aux rayons du soleil levant briller cette terre de l'or que nous allions chercher, cette Californie tant vantée alors !! Le capitaine devenait plus sociable et, satisfait de lui-même, il préparait ses notes de voyage, afin de pouvoir livrer son navire, en arrivant à San Francisco, et recevoir des consignataires tous les éloges qu'il croyait avoir mérités.

XI

LA CALIFORNIE.

Le jour arriva enfin où le lieutenant, du haut du grand mât, annonçait aux passagers et à l'équipage la nouvelle que la terre de Californie était en vue ! Oui, nous arrivions ! Quelques heures encore, une nuit d'attente, une nuit d'insomnie, d'excitation, et nous allions toucher au terme de notre voyage.

De grand matin le lendemain, le pilote montait à bord de notre navire et s'emparait du commandement pour nous conduire en rade.

Le grand mât tout pavoisé, portait à son sommet l'énorme drapeau rouge, sur lequel était inscrit, en toutes lettres, le nom de *Francis Depau*.

Des deux côtés de l'entrée de la Baie s'élèvent de hautes montagnes qui annoncent un pays accidenté et bouleversé par quelque effort de la nature. Nous avançons toujours, à pleines voiles, à travers les passes et dans les eaux de la baie pour venir, après quelques heures d'une course rapide, nous arrêter en face de la

ville de San Francisco. Enfin ! l'ancre venait de mordre le fond de la baie et le navire, tournant sur son câble-chaine, se reposait triomphant d'une course de près de six mille lieues exécutée en cinq mois et dix sept jours !

Le navire venait à peine de s'arrêter que les officiers de la douane et les officiers de santé arrivaient en canot et montaient à bord, pour la visite et l'observance des règlements de tout port de mer bien ordonné. Les passagers étaient occupés à préparer leurs malles ; les uns pleins d'espoir, d'autres tristes, inquiets, sans argent, tous devaient quitter le navire, pour aller à la recherche de la fortune dans cette région inconnue de tous.

Déjà, en violation des conditions du voyage mais d'après les ordres secrets des armateurs, le capitaine ordonnait aux sous-officiers d'opérer le débarquement des bagages, afin de forcer les passagers à prendre terre sans délai : plusieurs étaient sans le moindre moyen pécuniaire et, en agissant comme il le faisait, le commandant du navire commettait une atroce cruauté, violait une des stipulations du contrat qui portait qu'il devait nourrir à bord du bâtiment, durant l'espace de huit jours après l'arrivée à San Francisco, tous les passagers qui voudraient se prévaloir de cette condition. Il n'en fit rien et sans plus s'inquiéter du sort de ceux qu'il était encore chargé de protéger, il fit maison nette et remit à des agents avides le vieux navire auquel nous

commençons à nous attacher et qui était devenu, pour nous, presque un objet d'affection.

En quittant notre *Francis Depau*, nous jetions en arrière des regards attendris, vers ce vieux coursier qui nous avait portés sur les deux océans pendant près de six mois : un français entonna la chanson des marins :

“ Adieu mon beau navire,
Aux grands mâts pavoisés,
Je te quitte et puis dire
Mes beaux jours sont passés.....

Après avoir parcouru deux milles dans de petites embarcations, nous mettions le pied sur la plage de San Francisco, sur cette terre californienne où nous attendaient tous des épreuves et des déceptions, où plusieurs devaient laisser leurs dépouilles mortelles, après avoir éprouvé des regrets bien amers et bien cuisants.

XII

SAN FRANCISCO.

A ce nom de San Francisco, qui avait alors sur nous l'effet du nom d'une cité merveilleuse, d'une ville enchantée, nos cœurs s'étaient émus d'une émotion indescriptible : l'enchantement ne fut pas, cependant, de longue durée. A peine avons-nous mis le pied dans cette ville, que tout disparut comme un rêve qui nous a fait jouir pendant la nuit et qui, le matin, s'évanouit avec toutes les illusions du bonheur, pour nous rendre à la vie réelle et détruire ces brillants projets de fortune, fruits d'une imagination jeune, exaltée et pleine de chimères.

Parti, comme bien d'autres, dans le but de réaliser en peu d'années ce que partout on ne réalise d'ordinaire qu'après une persévérance longue et courageuse, j'allais, plein d'enthousiasme, plein de jeunesse, et plein d'amour pour les voyages et les aventures, chercher avec de l'or un remède à ce vague ennui, à ce malaise qui dévore malheureusement tant de jeunes cœurs et tant de jeunes cervelles, dans notre

temps où la convoitise a pris la place de la noble simplicité d'autrefois. Ce remède je le trouvai en effet ; je le trouvai à bord du *Francis Depau*, je le trouvai en mettant, pour la première fois, le pied sur le rivage de San Francisco, dans l'intérieur du pays californien jusqu'aux montagnes de Roches, au milieu des déserts arides et brûlants, sur les bords champêtres et toujours verts des différentes rivières qui coulent des eaux froides et limpides : je trouvai ce remède dans les angoisses et dans la séparation cruelle que la maladie vint opérer entre mes oncles M.M. Proulx et Deschambault et moi, dès le commencement de mon séjour aux régions des mines. J'ai trouvé ce remède, je suis guéri ; mais si l'on veut bien suivre mon conseil on évitera de prendre à la fois le mal et le remède.

Ce que j'offre ici au lecteur est le résumé de notes prises au jour le jour, sans beaucoup d'ordre. Ecrits à propos du pays de l'or, je sens bien que ces récits ne sont pas tracés avec une plume de ce précieux métal ; cependant, ils font partie de l'histoire de la Californie, aux premiers jours de son existence comme contrée aurifère exploitée.

Dans le port magnifique de San Francisco se trouvaient ancrés des centaines de navires, la plupart condamnés à ne plus reprendre la mer, les uns faute d'équipage, les autres par suite des avaries causées

par les tempêtes, avaries que personne ne voulait s'amuser à réparer.

San Francisco est à droite de la baie du même nom, en entrant ; il est bâti en amphithéâtre, jusque sur la montagne qui forme l'arrière plan du tableau et qui domine le port magnifique de ce nouvel El dorado. Derrière cette montagne et à l'ouest en se dirigeant vers la mer, sont deux petites lagunes, dont l'une contient de l'eau douce et l'autre de l'eau salée : et du sommet de cette montagne aride et sèche, la vue s'étend à droite et à perte de vue sur les rives de Contra-costa, ainsi que sur de magnifiques plaines qui bordent la route qui mène à San Jose, l'ancienne capitale de la Californie.

Si vous regardez à gauche, la mer, à quelques milles, apparaît encore menaçante et l'oreille entend encore le bruit sourd des vagues qui viennent continuellement se briser sur la côte du Presidio.

En arrière, la vue se promène sur des accidents de terrain, bouleversements jadis causés par des tremblements de terre.

Voilà maintenant San Francisco qui, il n'y a que quelques années, n'offrait pour toute trace d'habitation que quelques vieilles bicoques. Voilà cette ville qui s'est élevée, comme par enchantement, sur une plage à peine connue avant mil huit cent quarante sept.

Aux petites tentes de toiles, aux maisons de coton éparses çà et là qui furent les premiers édifices, ont succédé maisons de bois, de pierre, de brique et de fer qui se sont élevées, en dépit des incendies qui ont vingt fois ruiné cette ville et en dépit du prix fabuleux des matériaux et de la main d'œuvre.

D'immenses maisons de jeux, de somptueux hôtels et restaurants de toutes sortes se sont érigés, jusqu'aux extrémités les plus éloignées de cette cité. Il fallait de plus à cette population errante, active et si peu disciplinée, d'autres édifices plus solides que ceux là, il lui fallait des lieux de réunion, où la paix et la prière rappelassent ces hommes si agités à des idées d'un monde moins matériel, à ces idées qui élèvent le cœur vers l'auteur de toutes les richesses de la terre et des délices du ciel.

La religion devait aussi venir dans ce nouveau pays, pour tâcher de mettre un frein à toutes les passions de cette nouvelle société, composée presque entièrement d'hommes avides et, surtout, d'une jeunesse abandonnée à elle-même.

Je dois faire ici mention du nom d'un de nos zélés missionnaires canadiens, du vénérable abbé Brouillet qui, le premier arrivé avec la population immigrante, obtenait à force de zèle et de courage, de quelques amis à San Francisco, une somme de huit à dix milles piastres, pour acheter un petit terrain et pour y fonder la première Eglise catholique.

Grâce à la persévérance et aux soins particuliers de ce digne apôtre, cette première mission, commencée

d'une manière aussi humble que glorieuse, est devenue, plus tard, le siège épiscopal de Monseigneur l'Archevêque de la Californie.

Il n'était pas donné au vénérable fondateur de continuer son œuvre et de séjourner longtemps à San Francisco, la population de l'Orégon réclamait sa présence au milieu d'elle et le noble prêtre nous laissait bientôt pour le pays qu'il évangélise encore aujourd'hui.

Bien des canadiens ont profité de la généreuse réception qu'il s'est empressé de leur faire à leur arrivée à San Francisco. Dieu seul peut récompenser des dévouements comme ceux-là, mais c'est un devoir pour ceux qui en ont été témoins d'en offrir le récit pour l'édification des hommes.

La baie de San Francisco, naguère si paisible, voyait arriver, chaque semaine, de toutes les parties de l'univers, des navires remplis de passagers accourant pour tenter la fortune dans les mines. La ville naissante prenait déjà des proportions extraordinaires, étant l'entrepôt du commerce et des affaires de la plus grande partie du pays.

La ville de San Francisco, bâtie à la course, habitée par la population la plus turbulente et la moins régulière du monde, inondée d'une immigration comprenant dans son sein toutes sortes de gens, ne possédant que des institutions organisées d'hier et à

l'américaine encore, la ville de San Francisco était en proie à bien des désordres affreux et sujette à bien des malheurs. Parmi les désastres dont elle a été visitée on peut compter surtout les incendies qui l'ont ravagée à diverses reprises.

Nous arrivions après un de ces incendies désastreux, nous arrivions, pour marcher sur des ruines et rencontrer ces citoyens improvisés, enrichis et ruinés du jour au lendemain, relevant sur des cendres fûmantés, de nouvelles constructions comme un défi à la fortune.

Au contact de cette nouvelle population, composée de tant d'éléments divers, luttant de toutes les manières contre les besoins et les nécessités de la vie, nous avons compris que tous les moyens honnêtes devaient être employés pour le succès de notre entreprise, et que l'homme de profession devait mettre de côté, l'un son stéthoscope, l'autre ses dossiers, l'autre ses tablettes, pour aller fouiller les entrailles de la terre et lui arracher son or précieux.

A la vue d'un grand nombre cherchant, dans un travail manuel dur et pénible, à réaliser le prix d'un passage aux mines de l'intérieur, plusieurs d'entre nous s'étaient laissés aller à un découragement complet.

Ce n'était pas sans un serrement de cœur que nous avons vu, dans les différentes rues de la ville, ici un magistrat employé à des terrassements, là un médecin

conduisant un mulet et charroyant des marchandises, ailleurs un avocat servant de garçon de café ou donnant à boire dans un bouchon, plus loin un notaire lavant, à la cuisine d'un restaurant, une pile d'assiettes ou de plats que lui apportait un garçon de table, et pire encore. . . . Ces personnages auxquels on donnait une piastre par heure, salaire de ceux qui manquaient de tout, avaient laissé, dans leur pays, les beaux titres d'hommes de profession libérales, d'honorables, etc., etc., etc., pour venir à San Francisco chercher la misère, la fatigue et la perte de la santé.

Heureux les voyageurs ayant l'habitude du travail manuel et la force physique nécessaire, dans ce pays qui n'offrait quelque chance de succès qu'à ceux qui se livraient au travail constant et abimant des mines.

A cet âge de la Californie, l'or était extrait en grande abondance du lit des rivières ; tous les hommes capables allaient aux mines, et il ne restait à San Francisco que des négociants, des banquiers, des armateurs et une population de joueurs, de restaurateurs et d'infirmes ou à peu près.

La fureur du jeu était devenue la passion dominante de la société californienne en général ; des établissements considérables étaient consacrés à cette abominable industrie.

Les curieux se groupaient autour de ces tables néfastes et, souvent, tentés par la cupidité, ils allaient perdre en quelques instants le fruit de longs mois de

pénibles travaux. Décidés à quitter cette ville pour les *placers* des mines, une partie d'entre nous s'embarquait à bord d'un bateau-à-vapeur pour Sacramento, tandis que l'autre moitié, au nombre de douze, moi compris, prenions un autre bateau pour Stockton; petite ville située dans l'intérieur à une distance de près de deux cent milles.

XIII

A STOCKTON.

C'était après un repos de deux ou trois jours que nous prenions passage à bord d'un tout petit vapeur, à raison de vingt cinq dollars par tête ; le trajet se faisait de jour et de nuit. La violence du vent était telle à notre départ que le bateau qui nous transportait fut sur le point de sombrer au milieu de la baie de San Francisco.

Il nous fallut deux jours et deux nuits pour accomplir ce pénible voyage, exposés à une chaleur intense et privés de nourriture, au milieu d'une masse de passagers dont la plupart étaient ivres.

Mais la vue dans le lointain, des montagnes, aux flancs desquelles semblait briller de l'or, la variété des paysages qui se déroulaient sous nos yeux, la surprise de voir par centaines les chevaux sauvages, les chevreuils, les antilopes, effrayés à notre passage, fuyant les rivages de la rivière St. Joachim que nous remontions à travers des prairies immenses et encore désertes, nous égayaient un peu et nous faisaient oublier la misérable lenteur du bateau que nous avions choisi.

Enfin Stockton nous apparut riante et fraîche, comme une jeune fille qui promet de grandir et dont l'avenir semble plein d'espoir et de bonheur. Il était quatre heures de l'après-midi, la chaleur était suffoquante ; nos estomacs à peu près privés de nourriture depuis quarante huit heures, à bord de ce bateau où près de trois cents passagers se pressaient les uns contre les autres, criaient misère et famine.

Nous avons passé une jolie petite pointe où s'étalait la résidence d'un parvenu américain, et nous allions de la marche lente de notre petit vapeur dans un chenal étroit qui conduit à Stockton, lequel chenal est bordé de joncs énormes s'étendant de chaque côté à perte de vue, lorsque nous aperçûmes, tout près du bateau et comme disposé à s'élaner au milieu des passagers, un serpent qui élevait au-dessus de l'eau sa tête dardant une langue fourchue vers nous. Un coup de feu fit cesser cette apparition que les gens du bord, de bonne foi ou pour se moquer des nouveaux venus, nous représentèrent comme n'ayant pas été tout à fait sans danger. Enfin nous arrivâmes à Stockton où les premiers objets qui frappèrent nos regards furent, comme partout alors en Californie, des auberges, des maisons de jeu et autres établissements de folie et de débauche.

Stockton est bâtie sur les bords d'une anse de la rivière San Joachim, qu'on nomme dans le pays *Sloco* : trois à quatre cents maisons de coton, de toile, de bois et de brique suffisaient en 1850 à la

population de cette ville ; ici comme à San Francisco, les meilleurs édifices étaient les temples dédiés au culte des passions les plus honteuses et les plus dégradantes.

Le son de l'or, jeté par la folie ou la duplicité sur ces tables de *monté*, de *faro* et de *vingt-et-un*, se mêlait aux accords des instruments de musique et formait avec les blasphèmes et les propos les plus sales une harmonie infernale, que dominait de temps à autre la voix du croupier, assis au milieu des joueurs, des voleurs et des curieux, et qui riait :—*Mettez l'enjeu !—La partie est jouée ; à d'autres maintenant :—approchez messieurs ! . . .*

Les piles d'or qui se perdaient et qui se gagnaient, ce bruit du gain, ce feu des tables donnaient le vertige aux plus sérieux, aux plus indifférents ; les fumées du vin, puis cette atmosphère impure achevait de corrompre les plus innocents. Des malheureux, entrés dans ces bouges avec la détermination de n'y rien risquer, en sortaient ruinés ; heureux encore quand ils n'en sortaient pas irrévocablement dépravés. Que de malheureux ont été perdus sans ressource dans ces affreux tripots ! En apercevant ce côté de la vie californienne, on pouvait se dire :—Ce pays de l'or est, à coup sûr, une succursale de l'Enfer ; car c'est ici qu'on immole les âmes que l'autre doit engloutir.

Au milieu des rues se tenaient les nombreux chariots qui servaient de moyens de transport vers les mines ; ces lourdes voitures, tirées par quatre, cinq ou six paires de bœufs, pouvaient contenir près de dix à

quinze milles livres pesant ; le prix du frêt variait de douze à vingt cinq et trente centins par livre, suivant la difficulté des routes.

Nous avons loué un de ces véhicules, pour le transport des effets de notre société que nous avons nommée " Société de la Ste. Famille," présidée par le brave et honnête M. Henry Deschambault ; le prix du voyage avait été convenu et payé au propriétaire de l'équipage jusqu'à la rivière Mercédès, à deux cents cinquante milles de Stockton.

XIV

VOYAGE VERS L'INTÉRIEUR.

Un dimanche après midi, le 23 juin, après un repos de quelques jours pris sous une large tente que nous avions érigée en dehors des limites de la ville, nous organisons le départ, et bientôt le chef de la Société, que nous appelions M. le général, donnait le signal de la marche, en entonnant une chanson canadienne.

Nous étions pleins de courage, contents de partir, presque heureux : notre costume se composait d'une chemise de laine rouge, d'un pantalon léger et retenu à la ceinture par une lanière de cuir qui servait aussi à suspendre un revolver ; c'est ainsi habillés que, le fusil en bandoulière sur l'épaule, le sac à plomb et la corne à poudre au côté, organisés comme de vrais troupiers, nous prenions la route des mines, pour aller camper le soir même à dix milles plus loin.

Ce petit trajet devait commencer à nous habituer aux marches et aux fatigues des jours suivants ; nous avons franchi ces dix milles en quelques heures, et nous arrivions à la première station vers neuf heures et demie du soir ; la lune, à son premier quartier, venait éclairer à propos le choix d'un petit ravin qui devait recevoir notre campement pour la nuit.

Du biscuit, une crêpe au lard étaient les matériaux du souper que nous attendions tous avec impatience, autour d'un grand feu préparé avec des fagots et de la tourbe sèche.

A onze heures, toute la troupe dormait d'un sommeil profond, à l'exception des deux sentinelles, chargées de veiller à la sûreté de nos personnes et du bagage pendant le repos des autres.

Minuit était l'heure fixée pour le renouvellement de ces deux gardiens, deux autres allaient relever les factionnaires d'après un tour de rôle tiré au sort ; mais nous ne tînmes pas longtemps à ces précautions qui nous parurent bientôt puérides, au milieu d'une société aussi nombreuse, parceque nous ne devons pas nous écarter de la grande route : aussi fut-il décidé que nous reposerions tous ensemble, sans laisser de sentinelles debout jusqu'à ce que nous ayions atteint le pied des montagnes ; car là, force était bien de se garder contre les bêtes et, plus particulièrement, contre les sauvages sans cesse au guet dans ces endroits où l'homme blanc venait inquiéter les peaux rouges et ravager leurs endroits de chasse.

Pour la première fois, nous avons passé à la *belle étoile* et par un beau clair de lune la nuit dans la plaine : le lendemain, au lever du soleil le guide était à réunir ses bœufs, depuis la veille dispersés au milieu du désert et occupés à manger.

Nous devions faire une journée de vingt huit milles et la plaine que nous allions parcourir était aride et sèche, couverte de sable et de petites pierres, sans l'ombre d'aucun arbre.

Après la prière et un léger repas pris au campement, nous remettions dans le chariot tout le petit bagage et nous commençons cette longue et pénible marche. A peine avions-nous parcouru quelques milles que, déjà, le plus grand nombre de la famille était mis à l'épreuve d'un nouveau tourment ; les cruches d'eau étaient vides, il n'y avait nul espoir d'arriver bientôt à un puits, à une rivière où à une source où la langue eût pu être humectée. Le tourment de la soif était terrible, nous eussions volontiers payé deux ou trois dollars pour un gobelet d'eau, et nous eussions béni le généreux bienfaiteur qui nous eût procuré cette eau si désirée, même à ce prix.

Au dessus de nos têtes un soleil brûlant, et pas un seul nuage au ciel pour en tempérer de fois à autre l'ardeur.

Enfin à cinq heures et demie du soir, une ombre noire, parallèle à l'horizon, commençait à se dessiner dans le lointain, c'était l'ombre des forêts qui bordent généralement les rivières des mines du sud. Une heure plus tard, avec un plaisir qu'on ne peut décrire mais qui se comprend bien, nous entendions le bruit de l'eau des chutes ; c'était la Rivière Saint Stanislas qui coule ses eaux rapides, profondes et froides, au milieu de ces forêts, claires sans broussailles et donnant ombrage à une verdure éternelle.

C'était pour nous un lieu de repos pour la nuit : c'était ici que finissait le plus horrible de nos tourments, celui de la soif ; mais un autre se présentait, non moins cruel, non moins pénible non moins douloureux, je veux parler des douleurs que causent aux pieds ces marches sur un sol échauffé. Déjà, plusieurs de mes compagnons dont la chaussure était usée et brûlée, pouvaient à peine se tenir debout ; aussi, usaient-ils largement des bains de pieds et de jambes, dans les eaux de la Saint Stanislas, dont l'effet était de procurer un profond sommeil et de guérir, presque instantanément, de ces lassitudes et de l'acablement physique d'une première marche forcée.

Ce bain salubre et vivifiant était suivi d'un bon repas après lequel le repos, autour d'un grand feu, n'était interrompu que par les hurlements des loups, en grand nombre dans ces endroits.

Nous n'étions pas encore habitués à ces cris étranges de bêtes sauvages au milieu des bois ; aussi, tout ce qui pouvait interrompre le silence de la nuit était-il, pour nous, après le premier hurlement des loups, le sujet d'émotions plus ou moins ennuyeuses.

Le quatrième jour de cette pénible marche, accablés par la fatigue, par la chaleur, ne respirant qu'une atmosphère brûlante, souffrant d'un horrible malaise nous arrivions le soir au pied de ces monticules qui s'élèvent graduellement jusqu'aux montagnes qui

forment la chaîne de la Sierra Nevada. Nous avons décidé de camper, pour nous reposer et faire reposer les bœufs haletant de soif et de faim.

Le conducteur venait de leur donner la liberté ; ces pauvres animaux, dont les flancs battaient avec force et ruisselaient l'eau, furent bientôt dispersés dans la vallée. La faim les dirigeait où leur instinct leur annonçait la présence de l'herbe : ils errèrent ainsi une partie de la nuit.

Le plus grand nombre d'entre nous s'était laissé choir sur l'herbe sèche et dormait déjà d'un sommeil bienfaisant ; quelques uns, plus forts et plus courageux, s'étaient mis à la recherche du bois nécessaire pour alimenter le feu pendant que les cuisiniers préparaient le petit souper de la Société.

Un peu plus loin et au pied d'un vieux pin, se trouvait une petite marre d'eau sans goût, d'une couleur jaune et d'une odeur repoussante. Des centaines de petits serpents jaunes et tachetés de blanc sillonnaient en tous sens cet étang, dont les bords étaient marqués par les empreintes des pieds des cerfs, des antilopes et portaient même des vestiges du passage des ours gris.

Rien, néanmoins ne put nous empêcher de boire de cette eau malsaine, le remède le plus dégoûtant du pharmacien n'eût pas été pire que ce breuvage croupi et empoisonné ; j'en bus le premier de tous et avec excès, oubliant la prudence et cédant à l'appétit du moment.

Le lendemain, alors que mes compagnons saluaient avec gaité les premiers rayons du soleil qui apparaissaient sur la cime des collines, je commençais à éprouver les premiers symptômes d'une maladie dont je connaissais les dangereuses conséquences en ce pays.

Toujours, je conserverai dans ma mémoire le souvenir de la triste journée que je passai à suivre la compagnie, souffrant d'horribles douleurs ; une fièvre dévorante s'était emparée de moi et je voyais, le cœur serré d'émotions, l'inquiétude de mes amis à mon égard. J'avais emporté avec moi, une petite boîte contenant les médicaments nécessaires à certaines maladies des mines et, grâce à cette heureuse précaution, je pus soutenir mes forces et apaiser les douleurs qui de temps en temps me clouaient sur le sol.

De cette sorte, avec l'aide d'un ami particulier, je repris tout le courage nécessaire et je parvins à gravir les collines brûlées par le soleil. La marche était devenue plus pénible et plus lente ; quelquefois, la petite troupe était obligée d'aider aux pauvres bêtes à monter leur charge, dans les pentes abruptes et rocailleuses.

Le sixième jour de notre pénible voyage, le conducteur nous en annonçait le terme prochain ; nous devions atteindre, dans l'avant midi, le sommet d'une montagne extrêmement élevée ; plu-

sieurs des compagnons, impatients d'arriver au bût, avaient pris le devant sur les autres, sans guide et sans boussole pour se diriger.

La forêt à cet endroit était épaisse, mais sans broussailles ni obstacles ; plusieurs sentiers annonçaient le passage des sauvages qui étaient nombreux dans cette partie du pays. Nous avions perdu de vue nos imprudents compagnons ; les heures s'écoulaient dans des inquiétudes affreuses et nous voyions avec horreur le jour baisser.

Enfin la nuit arriva ; malgré l'absence de nos amis, nous fûmes obligé de suspendre notre marche et de camper sur un plateau taillé dans le flanc de la montagne que nous gravissions.

Aucun cri, aucun coup de fusil n'était parvenu à nos oreilles ; seulement de temps à autres, le chant d'un oiseau et le roucoulement d'une tourterelle venaient interrompre le silence de cette solitude. Au bas de notre plateau coulait une source d'une eau claire et limpide, cette eau avait servi à nous abreuver et nous dormions d'un sommeil agité, près du chariot, lorsque notre sommeil fut, tout-à-coup, troublé par un grognement sourd et très rapproché.

En un instant mis sur le qui vive et saisissant nos armes à feu, nous regardions de tous côtés, en écoutant ce bruit étrange.

Bientôt, écartant les branches de quelques arbustes qui gênaient son passage, apparut, sur les bords du ruisseau, à vingt ou trente pas de nous, un de ces

ours monstrueux qui sont la terreur des voyageurs dans ces montagnes.

Cet animal était venu boire à la source, mais n'ayant pas flairé notre présence a cause de la brise qui lui était opposée, il reprit tranquillement le sentier qu'il venait de se frayer ; nous le laissâmes, avec plaisir, continuer sa route.

De bonne heure, le lendemain matin, nos couvertures étaient pliées et mises dans le chariot, nous quittions cet endroit, pour terminer ce jour-là notre voyage, étant de plus en plus inquiets de nos camarades. Mais heureusement que vers le midi, en arrivant sous le couvert de grands et magnifiques arbres, nous y trouvâmes réunis nos déserteurs de la veille, auxquels nous fîmes quelques reproches qui ne nous empêchèrent pas de leur presser la main, comme si nous avions été séparés depuis déjà bien longtemps.

La vue de ces montagnes que nous gravissions péniblement et qui, par échelons et à perte de vue, se prolongent jusqu'à la chaîne des Roches, nous donnait l'espoir que nous touchions, enfin, à ces précipices affreux qui bordent, presque partout, la rivière Mercédès.

De temps à autre et pour faire diversion à la monotonie de la route, un coup de feu se faisait entendre et une tourterelle ou un corbeau tombait aux pieds du chasseur, pour être plumé, rôti et mangé.

Pour la première fois, je trouvai délicieux le potage au corbeau que m'avait préparé un ami qui s'était dévoué à moi, pour me soulager pendant la maladie que je souffrais, par moments je dois l'avouer, avec bien peu de courage.

Cet homme, si généreux et si compatissant, était M. Dugas : parti du Canada avec moi, il est revenu après trois ans d'absence, pour mourir quelques jours après son retour au milieu de sa famille à St. Luc.

Le samedi de cette longue semaine, vers les deux heures après midi nous venions d'atteindre le sommet d'une de ces hautes montagnes où nous fîmes halte ; car nous étions presque arrivés au but de notre course : assis sur le sol pour nous reposer quelques instants au souffle d'une brise bienfaisante et dans une atmosphère plus froide, nous apercevions, au milieu d'un vallon magnifique, "*le camp du fer-à-cheval*".

Ce camp était la réunion d'un nombre considérable de mineurs, la plupart américains et mexicains ; quelques français et chiliens en formaient la mineure partie. Notre chariot venait d'arriver, nous étions fatigués, harassés, couverts de poussière, mais nous avions terminé notre voyage. Le guide et ses bœufs furent congédiés, le prix du transport, neuf cents cinquante piastres, ayant été payé à Stockton avant notre départ.

Plusieurs de mes compagnons de route, dans l'espoir

d'acquérir sur les rives de la Mercédès des fortunes qui leur paraissaient certaines, promptes et immenses, avaient refusé, au départ de Stockton, des offres qui leur auraient procuré des gages de quinze, de vingt et vingt cinq piastres par jour dans l'exercice de leurs métiers.

La tentation avait été forte, séduisante, mais les chances d'une promenade à l'intérieur, la perspective de trouver des lingots, des morceaux de dix livres d'or massif, tels qu'on en avait vus à Stockton, avait été, pour ces ouvriers, un malheur qu'ils n'ont jamais pu réparer ensuite. La soif de l'or, a dit un ancien, est une soif maudite et la coupe qu'on croit devoir la satisfaire fuit sans cesse les lèvres de l'homme qui la convoite.

XV

LES MINES.

Nous voilà donc rendus au Camp du Fer-à-cheval : nous nous installons, dans les profondeurs d'un vallon entouré de hautes montagnes, où le Soleil ne fait pénétrer ses rayons que pendant quelques heures du jour. Je prie le lecteur qui m'a suivi jusqu'ici de me suivre encore et d'assister, par la pensée, à notre vie des mines.

Une déception cruelle s'emparait de moi, comme d'un homme condamné à mourir ; je me savais bien malade et les symptômes d'une maladie douloureuse m'effrayaient ; je pouvais à peine me soutenir sur mes jambes. M. Dugas, par compassion pour moi, alla me chercher, dans une tente voisine, une tasse de thé et du pain grillé ; moyennant le prix de quatre piastres, il pût m'apporter ce maigre repas qui me remit, cependant, des privations que j'avais souffertes durant notre récent voyage.

Je comprenais la gravité de cette maladie, qui, pour de pauvres mineurs, était souvent fatale ; mais je savais aussi que j'avais des amis qui ne m'auraient jamais abandonné : grâce à ces généreux compatriotes,

grâce à leurs soins empressés, bien loin du Pays, sur une terre étrangère, je pus retrouver du courage.

S'oubliant eux-mêmes, pour me procurer du soulagement, ces généreux canadiens avaient mis une tente à ma disposition ; je reposais seul à l'abri, tandis qu'audehors et à côté je les entendais raconter les histoires du Canada.

La tente de M. Joseph Boucher avait été pour moi, pendant deux jours, d'un secours inappréciable ; je dus alors lui remettre cet abri nécessaire et songer à m'éloigner encore, avec une partie de la compagnie ; l'autre moitié ayant décidé de ne pas aller plus loin.

Après avoir serré avec affection la main à mes deux oncles, dont le cœur était gros de craintes et de chagrins, je repartis pour descendre la rivière Mercedès, jusqu'à quinze ou vingt milles plus bas que le Fer-à-Cheval.

Je me séparais de mes compagnons de route, pour aller rejoindre une vingtaine de canadiens arrivés trois mois avant nous en Californie ; ils étaient campés aux mines dites du "Camp de Jones." Une petite journée nous suffit pour arriver à ce nouveau placer, au milieu de ces nouveaux amis qui nous accueillirent en compatriotes, en compagnons de dangers et de misères, en frères.

Nous nous serrions la main avec affection, nous nous reconnaissions sans nous être jamais connus,

nous nous parlions comme si nous eussions toujours vécu ensemble ; le nom du Canada seul était pour nous un sujet inépuisable de bien douces conversations.

Déjà, ceux qui nous avaient précédés dans cet endroit avaient pu réaliser quelques sommes assez considérables en poudre d'or. Chacun avait son placer, sa propriété, avec un associé, sans que nul étranger eût le droit de le troubler.

Cinq ou six tentes, groupées à quelques toises de distance, étaient les habitations de ce vallon que baigne la *Mercédès* avec ses torrents d'eau glacée.

Deux petits magasins, tenus par des américains fort obligeants, suffisaient à nos besoins de la vie. Nous avons adopté le plus proche, tenu par un jeune homme d'une trentaine d'années, associé à une compagnie dont la principale maison faisait commerce à San Francisco, sous le nom de "Johnson et compagnie." Le premier associé de cette maison était un avocat du barreau nouveau de San Francisco ; plusieurs fois, pendant le séjour que je fis aux mines du sud, j'eus occasion de le voir. Je le revis plus tard, impliqué dans une fort vilaine affaire, lors de l'installation du célèbre Comité de Vigilance en Californie.

J'aurai occasion, dans la suite, de faire mention du corps de ces hommes de profession, dont la plupart sont devenus les avocats du crime et des artisans de scandale.

Une autre tente, un peu plus éloignée, sur le revers

d'un monticule qui servait de premier degré à une énorme montagne en arrière, était le second magasin que tenait un américain du nom de Jones. Cet homme beaucoup plus rigide, plus sévère que le premier, avait avec lui sa femme, une jeune fille de dix huit ans et deux autres enfants plus jeunes.

C'était le vétérán de la place, le magistrat, le ministre, le marchand, le médecin, l'avocat et le juge tout à la fois ; aussi, avait-il donné son nom à l'endroit, et peut-être qu'aujourd'hui encore on appelle cette petite vallée " Vallée de Jones. "

Il était bien rare de voir cet homme avancer, pour une semaine ou deux de crédit, les choses de première nécessité à la vie d'un mineur ; le système de vente au comptant était le seul qu'il eût adopté et l'on voyait, écrit en grosses lettres et bien lisiblement au fond de son comptoir, cet avis significatif : "*No Credit !*" Pas de crédit !

La difficulté des communications et la distance si grande de cet endroit à la ville de Stockton donnaient aux articles de consommation, une valeur telle que nous avions à payer deux piastres pour une livre de farine, une piastre et demie pour une livre de lard, cinq ou six piastres pour une bouteille d'eau-de-vie, et le reste en proportion.

Ces prix élevés étaient, néanmoins, en rapport avec le fruit du travail des mineurs ; car, à l'exception de

quatre à cinq canadiens, dont les placers ne rapportaient à chacun, en moyenne, que douze à vingt piastres par jour, mes compatriotes ne pouvaient regretter leur travail, d'où tous les soirs je les voyais revenir, rapportant de deux à trois et jusqu'à quatre onces de poudre d'or.

Ma santé s'étant un peu améliorée, la faible tâche qui m'avait été imposée me devenait intolérable, tant j'avais hâte de me mettre au travail avec mes amis, dont la bonté à mon égard égalait la générosité.

M. Edouard Lafleur, l'un des canadiens arrivés avant nous dans la vallée de Jones, avait eu l'obligeance de mettre sa tente à ma disposition, je me trouvais à l'abri de l'air froid, durant la nuit : le Dr. Duguay et M. Dugas, de leur côté, me prodiguaient tous les soins qu'un ami peut désirer. Grâce à la gaité générale de la petite société canadienne, je me voyais renaître à la vie : je tâchais de me rendre utile par le soin que je prenais des effets et en préparant le petit repas du soir.

Lorsque le soleil, après avoir lancé durant le jour des rayons de feu sur la petite vallée, allait disparaître en arrière de la haute montagne, à l'heure où j'entendais, dans le lointain, le chant joyeux de mes compagnons revenant du travail, j'aimais à préparer, pour ces braves amis du pays, les petites crêpes qu'ils allaient bientôt *engloutir* avec une faim de mineurs.

Je regretterais de laisser dans l'oubli le nom du jeune homme qui, tout dévoué et compatissant à ma douleur, ne manquait jamais, chaque matin, d'aller tuer une ou deux tourterelles dont je trouvais le bouillon délicieux. Ce jeune homme connu sous le nom de Bouragan a probablement adopté la Californie pour sa seconde patrie, car je n'en ai pas entendu parler depuis. Puisse-t-il recueillir, s'il ne l'a déjà fait, les fruits de sa généreuse conduite à mon égard.

Malgré les difficultés des communications et la grande distance qui nous séparaient de Stockton et de San Francisco, nous avions, chaque semaine, quelques nouvelles de la capitale et de l'étranger par le moyen de nos marchands de provisions, occupés constamment à transporter à dos de mulets les objets nécessaires à la vie des mineurs. C'était le soir que se racontaient les nouvelles puis les vieilles histoires du pays, après le partage des produits de la journée.

Le spectacle qu'offrait notre campement alors était vraiment superbe à voir.

Le feu étant allumé, la flamme pétillait sous les branches d'un vieux pin, la bouillotte était suspendue entre deux petits chênes rabougris et les poêlons, où cuisaient les crêpes, étaient habilement dirigés par le *cuisinier d'office*.

Chacun prenait place autour d'un gros arbre renversé qui servait de table pour chaque repas ; une torche immense de bois résineux illuminait ce festin de tous les soirs, entremêlé de chants canadiens.

Debout autour de cet arbre changé en table et dévorant ces aliments si cher achetés, avec une gaieté et des cris qui jetaient dans la stupéfaction ou l'admiration nos voisins américains toujours si moroses, nous eussions été pour un artiste le sujet d'un tableau de genre du plus haut intérêt.

La pipe succédait au souper et chacun causait ou calculait les chances du lendemain. A neuf heures, le grand lit se préparait pour tous, sur la terre, sous le feuillage épais d'un chêne, en dehors de la tente qui m'était réservée ; le sommeil en peu d'instant venait nous fermer la paupière, nous faire songer au pays, aux amis et terminer enfin la journée ordinaire d'un mineur californien.

Souvent dans la nuit, un de ces nombreux lézards rouges qui pullulent sur les rives de la Mercedès, profitant du sommeil paisible des mineurs fatigués, venait nous sillonner la figure et nous réveiller en sursaut, par la sensation de froid laissé par son passage.

Ces lézards que l'on compte par milliers, ainsi que des rats énormes dont l'agilité est extraordinaire, sont parfaitement inoffensifs ; on parvient, très souvent, à les apprivoiser de manière à les laisser venir manger les miettes de biscuit qui tombent de la table rustique des mineurs.

Mais j'ai toujours eu de l'antipathie pour ces animaux ; si d'autres ont pu apprivoiser des lézards, les lézards n'ont jamais réussi à m'apprivoiser. Ces lieux sont aussi infestés de reptiles venimeux. Le serpent à sonnettes et le serpent tête jaune sont ceux que l'on trouve généralement dans ces mines, et l'infortuné mineur qui en eût été atteint se serait vu bientôt conduit aux portes du tombeau. Le scorpion et la tarentule sont aussi très communs, et d'autant plus dangereux qu'on n'est jamais averti de leur voisinage, comme pour le serpent à sonnettes.

Il arrivait assez communément, en 1849 et 50, que les habitants des mines étaient visités par ces reptiles, dont le nombre a dû considérablement diminuer depuis une quinzaine d'années : quatre ou cinq imprudents mineurs sont morts, dans les premiers temps, de la morsure de serpents ou de la piqûre du scorpion.

Le remède employé, dans les régions chaudes, pour des morsures ou des piqûres de ce genre, est l'ammoniaque appliqué sur la plaie, encore mieux l'ablation de la partie blessée ; mais rien n'empêche la pauvre victime d'enfler considérablement et d'éprouver de bien grandes souffrances, accompagnées d'un tétanos des plus terribles.

Tandis que nous sommes à admirer, après neuf

heures du soir, le magnifique panorama de cet endroit des mines du sud, à la clarté de la lune qui monte graduellement au dessus des sommets qui nous entourent, tandis que pas un souffle de brise n'agite le feuillage des arbres qui nous abritent et que seule, au milieu de ce silence solennel de la nature, la chute de l'eau, qui par cascades descend entre les rochers escarpés de la Mercédès, nous rappelle que nous sommes dans un pays sauvage, au moment, enfin, que les plaintives tourterelles commencent les accords d'un roucoulement triste et mélancolique, mes bienveillants lecteurs aimeront peut-être à entendre le récit de quelques unes des aventures qui se sont passées, sur les bords de cette rivière si connue des chercheurs d'or.

Une digression, quelquefois, est nécessaire à la monotonie d'un voyage, et mes lecteurs me sauront gré de leur raconter ce que nous racontait un soir un américain, honnête et brave mineur, d'un âge assez avancé : lui-même avait joué un rôle dans l'aventure qu'il nous redisait ; il avait failli être la victime d'un misérable qui lui avait enlevé le fruit de sept mois et demi de travail.

Il était à nous faire le compte de ses malheurs, à cinq à six d'entre nous qui l'écoutions avec un intérêt d'autant plus piquant que nous habitions ces lieux, où quelques jours auparavant des bruits sinistres avaient fait craindre de graves événements.

XVI

LE RÉCIT DU MINEUR AMÉRICAIN.

Dans un bas-fond au pied d'un rocher escarpé qui domine la petite rivière Mercedès, à près de trois cents milles de San Francisco, se trouvait en 1849, dans le mois de janvier, une petite tente de toile jaune, pouvant contenir en tout trois ou quatre associés. Des lambeaux de pantalons et de gilets formaient, dans l'enfoncement de ce réduit, le lit où reposaient ordinairement les deux travailleurs dont nous parlerons bientôt.

Un tronc d'arbre renversé, placé à quelques pas de là, était la table classique californienne où se prenaient régulièrement les trois repas du jour. Un peu plus loin coulait l'eau de la rivière, limpide, profonde et froide, car la Mercedès sert de lit aux eaux de neiges des Montagnes de Roches. Deux robustes mineurs étaient assis tout près et à l'ombre d'un vieux chêne blanc, ils se reposaient ; il était une heure de l'après-midi.

Tom, l'un des associés, moins âgé que son camarade, d'un caractère plus décidé, plus vif et plus impétueux, venait de prendre la parole ; s'adressant à Alexander son compagnon, occupé à savourer avec délices les bouffées de tabac qu'il se hâtait d'aspirer de sa pipe :

—Eh bien ! Alexander, comment aimes-tu ce travail des mines. N'est-ce pas que c'est affreux de se ruiner le corps et l'âme, dans ce pays qui anticipe l'enfer ? Voilà trois mois que nous sommes ensemble et, depuis que je t'ai rencontré à Stockton, je n'ai pas eu à me plaindre de toi ; cependant, j'ai à t'annoncer une nouvelle qui m'afflige et qu'il me fait peine à te dire, c'est que nous allons nous séparer l'un de l'autre. Je dois retourner à San Francisco, où probablement doit arriver prochainement un navire venant de l'Australie, lequel m'amène un ami que j'ai beaucoup d'intérêt à rejoindre.

—A la vérité, lui répondait Alexander, cette séparation devra me faire peine, puisque je comptais bien demeurer ici, avec toi, plus longtemps ; nous avons bien réussi ensemble, si je ne me trompe, nous devons avoir plusieurs mille piastres à partager. Notre placer n'est pas épuisé et nous pourrions faire encore quelque chose. Au reste, puisque cela t'accommodes nous pouvons vendre ; alors, je partirai moi-même, pour retourner au Missouri où j'ai une famille qui sera si heureuse de me revoir.

Alexander avait remis sur le sable sa pipe encore chaude et, les yeux mouillés d'abondantes larmes au souvenir de sa femme et de ses enfants, il allait continuer la conversation, lorsqu'un autre mineur, bien connu de Tom, arrivait à la tente, baigné de

sueurs et mourant de soif. Il déposa par terre ses outils, son pic, son berceau et son plat, et d'une voix grossièrement familière :

—Alloh ! mes braves amis, je vois que vous prenez sur le temps du travail pour vous reposer, et que vous n'aimez pas trop à brûler au soleil votre jolie peau de basane ; je viens de faire dix-huit milles, j'ai faim, j'ai soif et je suis mort de fatigue. J'avais besoin de te voir, Tom, et j'aimerais à t'apprendre la nouvelle. . . .

Un geste de celui-ci, lequel parut passer inaperçu pour Alexander, fit comprendre au nouveau venu que ce dernier était de trop.

—Te voilà bien arrivé, mon cher Wittaker, reprit Tom, depuis deux semaines j'attendais ton retour aux mines du Sud : quelques jours de plus, je devais quitter ce placer, pour aller à San Francisco, où des camarades doivent m'arriver de l'Australie. . . . Mais, tu as soif, . . . nous avons ici de quoi te désaltérer le corps et l'âme. . . . Tiens, l'ami, voici qui fera ton affaire ; pendant que le pot au feu va bouillir, nous allons fumer une pipe d'excellent tabac allemand ?

—Fort bien, dit Wittaker, en se versant, dans un gobelet de fer blanc, une bonne rasade d'eau-de-vie. Il passait ensuite à Alexander la bouteille que celui-ci s'empessa de remettre à l'associé Tom, sans toucher à son contenu.

Mais Tom, d'un geste qui ne demandait pas de réplique, se hâta de remplir le gobelet et de l'offrir à son camarade.—Comment, comment, lui dit-il,

salue donc ce jeune aigle qui nous arrive à propos, et hâtons-nous de préparer le souper.

Alexander venait d'obéir et de saluer le nouveau venu ; puis il s'éloigna pour allumer des fagots et faire bouillir l'eau pour le repas du soir, lorsque Tom se penchant vers Wittaker et parlant à voix basse :

—Es-tu bien décidé, lui disait-il ? Es-tu décidé à risquer notre seule chance de succès ? Tu n'ignores pas tous les moyens de succès que nous avons, si tu veux être solide, bien solide, entends-tu ?... Alexander qui ignore nos projets, qui ne nous connaît pas le moins du monde, est une bonne pâte d'homme, je me suis associé à lui, pour essayer la chance, pendant quelques temps et, je te l'avoue, nous avons joliment réussi, c'est-à-dire, qu'il a réussi pour lui et pour moi ; car tu comprends que Tom n'est plus dans son genre, quand il s'agit du travail... Mais tiens, Wittaker, il ne fait pas bon de parler ici, prend ton pic et ton plat, éloignons-nous un peu, en lui laissant croire que nous allons prospecter le long de la Mercédès, pour nous amuser en attendant six heures.

Alexander n'avait pas perdu un mot de la conversation de son associé ; tout en préparant le feu, auprès de la tente, il songeait au moyen de pouvoir écouter ce qui allait se tramer entre ces deux hommes.

À une petite distance de la tente, sous un énorme pin rouge au pied duquel coulent les eaux

de la Mercédès, sont arrivés les deux prospecteurs. Se croyant éloignés de toute oreille humaine qui aurait pu saisir un mot de leur conversation, Tom prit le premier la parole et fixant Wittaker :

—Tu connais mes antécédents, tu sais à quelle école j'ai assisté à Londres, tu sais que lorsque j'arrivai incognito à la petite auberge tenue par Jenkins, au coin des rues Washington et Pacifique à San Francisco, j'arrivais de l'Australie d'où j'avais échappé à la justice. J'étais sans argent; car tu n'ignores pas que l'administration pénale ne garnit pas le gousset des condamnés, et que ceux de nous qui lui échappent ne font pas plus sonner d'écus que de trompette.

Trois jours plus tard, ainsi que tu le sais, je partais pour les mines, dans le but de visiter ces lieux de fortune et j'étais décidé à essayer quelques temps la chance, en travaillant moi-même.

Ayant rencontré, à Stockton, cette bonne trempe d'associé que tu as vu, j'ai, de suite, calculé un bon commencement avec ce faiseur de crêpes; mais je m'ennuie et je me fatigue, . . . je t'attendais donc et je devenais impatient, Wittaker, j'allais quitter mon associé, lui abandonner le placer et retourner à Stockton : heureusement.

Ces derniers mots avaient été dits, au moment où Alexander, se pensant observé, crut devoir appeler au souper les deux complices du Pin Rouge : bientôt tous les trois prenaient, sur la surface équarrie du gros arbre, le souper préparé à la hâte par Alexander.

Les mineurs, qui ont parcouru ces charmants sites que baigne la froide rivière de la Mercédès, se sont arrêtés, sans doute, à cette petite pelouse toujours verte, toujours fraîche au plus chaud de l'été, qu'on appelle l'Anse du fer-à-cheval. A cet endroit des mines, où l'on arrive après avoir parcouru depuis la rivière Tuolomné des déserts arides, brûlants, montagneux, sans arbres pour s'abriter contre les ardeurs d'un soleil de feu, l'on aime à apercevoir cette verdure, ce gazon si frais.

Du haut de la dernière montagne qui domine cet endroit, on aime à contempler cette rivière qui par mille détours, mille sinuosités, par mille chûtes, descend des montagnes de la Sierra Nevada, parcourt tout ce beau pays, pour aller mêler ses eaux à celles du San Joachim et par le San Joachim aux eaux salées de la mer.

Le camp des mineurs se trouvait en cet endroit, à l'ombre de gros pins et de chênes séculaires, sur la rive gauche et dans le centre même du fer-à-cheval : on remarquait au milieu du camp, une tente chinoise, surmontée d'un drapeau aux couleurs de l'Union ; cette tente portait sur le côté, écrit en grosses lettres, le nom de William Brigman.

C'est là que le lecteur voudra bien se transporter avec moi, en attendant que je leur fasse retrouver Tom et Wittaker.

Placée à l'ombre d'un gros chêne, la tente de Brigman apparait au dessus de toutes les autres ; cette tente de Brigman, ainsi nommé du nom de son

propriétaire, était comme le grand hôtel du village des mines, lieu de rassemblement, de danses, de scandales, de bruit et de querelles : un de ces lieux qu'on appelle lieux de plaisir et qui ne sont que des habitacles de crimes et de malheur.

Trois tables couvertes de tapis de flanelle verte occupaient le milieu de ce logis, dans un enfoncement duquel était disposés les rayons, sur lesquels s'étaient les liqueurs qu'on débite aux habitués de ces maisons.

Au comptoir, occupé à rincer et à ranger des verres et des bouteilles, était un homme grand, maigre, aux cheveux roux et longs ; sa poitrine était presque couverte d'une longue barbe rousse et sa lèvre supérieure était garnie d'une épaisse moustache ; son œil petit et vif était à demi caché sous les rebords d'un chapeau de Panama.

Cet homme, qui n'est autre que William Brigman en personne, semblait suivre avec intérêt les mouvements d'un jeune homme placé au bout d'une des tables lequel, battant des cartes d'un air riant et enjoué, appelait tout le monde à venir parier avec lui.

—“ Moi, je parie cent piastres sur la dame de trèfle ; ... cent piastres ; plus si l'on veut ! Allons qui joue ; ne perdons pas de temps : ... le temps est précieux en Californie. ”

Un d'entre les spectateurs s'était avancé ; retirant de sa poche une longue bourse de cuir, il y prit de la

poudre d'or qu'il fit peser par maître Brigman et qu'il mit sur le dos de la carte indiquée comme étant la dame de trèfle, c'était l'enjeu que devait aussi mettre de son côté le premier parieur.

—Tout est bien ; pas d'autres ?....avait dit le banquier. Puis on joue et, en quelques minutes, le mineur imprudent était dépouillé d'une partie du contenu de sa bourse de cuir.

—Eh bien ! George, tu as fait un mauvais choix, dit le banquier : recommence ; cette fois, tu feras mieux : je double, allons, remet ton jeu.

George, stupéfait de l'étrange pérégrination qu'avait suivi la Dame de Trèfle dans les mains du joueur et déconcerté de la rapide disparition de sa mise, avait peine à se remettre de son émotion. Il était pensif, les bras croisés sur la poitrine, il regrettait d'avoir donné dans le piège tendu par ce misérable brigand qui jouait le *Monté*.

—Alloh ! alloh ! criait, de sa belle voix, le joueur banquier, Brigman un punch à l'eau-de vie pour George et un pour moi. Qui se joint à nous ?

Les verres servis aussitôt que demandés furent vidés de suite ; puis chacun se retira de la tente, à l'exception du joueur-banquier et du propriétaire, lesquels, laissés seuls, firent le partage des recettes de la journée ; car ils étaient associés dans l'infame négoce qui consistait à dépouiller les imprudents mineurs de l'or qu'ils arrachaient de la terre avec tant de peine.

—Ce gaillard de George ne vient que d'arriver aux mines, il n'a fait qu'effleurer la terre, remarqua Brigman, et le voilà déjà avec un sac joliment garni de poudre d'or. A-t-il l'air à y tenir à son or, l'écoissais ! Il s'imaginait faire fortune au jeu, je suis sûr qu'il sera malade d'avoir perdu les cent piastres que tu lui as si prestement enlevées. Samuel, tu n'as pas ton égal au jeu, avait ajouté Brigman.

Le jeune homme, pendant que son interlocuteur lui tenait ce discours, était occupé à compter son or et à le loger dans ses habits. Ceci fait et comme il se préparait à partir :—Gare à toi, lui disait. Brigman, tout le monde n'est pas ici ton ami. Pour toute réponse Samuel lui montra un pistolet rotateur et un poignard de huit pouces de lame, cachés sous le pan de son gilet.

Au moment où le jeune joueur allait laisser la tente de Brigman, la voix rauque d'une nouvel arrivé demanda :—Samuel Stuart ! Or Samuel Stuart c'était le joueur du Camp du fer-à-Cheval, et le nouveau venu était Wittaker. Ces deux hommes se connaissaient depuis longtemps : anglais tous deux, élevés dans les ruisseaux de Londres, ils étaient depuis quelques années au milieu des américains dont ils avaient adopté le langage et les manières.

Ils étaient tous deux attablés dans l'hôtel de

Jonkins à San Francisco, en 1848, lors de l'arrivée en Californie de Tom Sailor que mon lecteur connaît déjà, et ce fut là, au sein d'une atmosphère de vice, dans les hoquets de l'ivresse, que ces trois hommes avaient scellé entre eux un pacte d'amitié, si tant est que l'amitié puisse exister parmi de pareilles gens.

Samuel Stuart, le type de la débauche et du jeu, avait passé son enfance dans les recoins vicieux de Londres et sa jeunesse au sein des bouges de la Nouvelle-Orléans : on conçoit que la Californie devait attirer les gens de son espèce, comme l'odeur de la décomposition fait arriver les corbeaux dans le champ où l'on a déposé le cadavre de quelque animal de ferme.

A l'époque dont il est maintenant question, Samuel Stuart et ses deux compagnons, se sentant trop connus à San Francisco, avaient transporté le siège de leurs opérations au pays des mines et voilà pourquoi Samuel, Wittaker et Tom se rencontraient au Camp du fer-à-cheval sur les bords de la Mercédès, au moment où l'or y était le plus abondant, au moment où arrivaient de tous les pays du monde le plus grand nombre de mineurs.

Trois ou quatre jours de repos à Stockton avaient donné à Tom Sailor l'occasion de s'associer un honnête mineur, tandis que Stuart et Wittaker prenaient de suite la route qui conduisait à la Mercédès. Ils s'étaient dispersés sur les bords de cette rivière ; c'était après plusieurs mois de séparation que Tom et Wittaker s'étaient revus dans

la vallée de Jones et que Wittaker était arrivé, la nuit, chez William Lrigman.

—Et d'où viens-tu ? Wittaker, s'était écrié Samuel à l'arrivée subite de son camarade. Quel diable d'enfer t'amène donc ici cette nuit ? Brigman, avait-il ajouté en s'adressant à l'hôte, voici un des nôtres, un ami solide qui n'a jamais la chaire de poule. Mais tout de même il a l'air diablement chiffonné cette nuit ; allons, prépare lui un bon punch à l'eau-de-vie.

—Bien dit, reprit Wittaker ; avec cela que j'ai besoin de me restorer, après avoir passé la nuit à parcourir les sentiers de la montagne au son de la musique des loups, exposé aux flèches des sauvages : j'arrive du camp de Jones.

Wittaker, comme le raconta le lendemain Brigman, fit le récit d'une fête qui s'était passé chez le marchand Jones : il raconta comment on avait décoré le logis du vieil avare, comment il y avait foule, comment la danse et le vin agitaient les convives, comment le feu, prenant aux sapins qui décoraient la vaste tente, s'était étendu à celle-ci et comment tout avait été consumé.

Voilà ce que Brigman racontait le lendemain ; mais ce que Brigman ne raconta pas et que nous raconta le vieux mineur c'est que c'était Tom et Wittaker qui avaient mis le feu et que, profitant du trouble et des

embarras de la circonstance, ils avaient réussi à s'emparer de l'or du vieux marchand et de l'or que les mineurs avaient déposé dans sa cassette ; car Jones servait comme de banquier dans cet endroit éloigné.

C'est à la suite de ce coup de main que Wittaker était venu chercher Samuel Stuart, pour se joindre à ses deux amis ; car, soupçonnés qu'ils étaient, les difficultés de leur fuite vers Sacramento, avec le trésor enlevé, ne demandaient pas moins que l'énergique audace de tous trois réunis.

Le mineur qui nous racontait ceci nous montrait sa main droite, à laquelle manquaient trois doigts enlevés par la balle d'un pistolet tiré sur lui par son ancien associé Tom, qu'il avait rencontré plus tard et qu'il avait menacé d'une dénonciation, ayant été une des victimes du vol commis chez Jones.

A un an de là, avait ajouté le vieux mineur en achevant son récit, j'assistais à une exécution sur un quai de San Francisco : une garde composée d'environ huit cents membres du Comité de Vigilance présidait à la pendaison d'un brigand dont tout le monde demandait la mort à grands cris ; ce brigand que je vis s'agiter bientôt au bout du fatal cordeau, ce brigand c'était Samuel Stuart !

Ce récit, dont j'omets bien des circonstances, nous avait tenu éveillés une partie de la nuit, nouvelle-

ment arrivées sur ces lieux sinistres, cette histoire était de nature à nous faire craindre pour nous-mêmes quelques-unes de ces tragédies de divers genres qui se sont répétées si souvent dans les mines. En effet, quelques mois plus tard, étant de retour dans la ville de San Francisco, où je demeurais avec un associé, français d'origine, j'apprenais la triste nouvelle du massacre de plusieurs canadiens par les Sauvages des placers dits de Colombia.

XVII

MASSACRE DE QUATRE CANADIENS.

J'emprunte aux notes d'un ami les détails de la terrible rencontre, dont je vais esquisser le récit. Ce jeune monsieur qui, depuis son retour de la Californie, a pratiqué comme avocat à Montréal et est mort en 1861, se trouvait en 1851, dans le mois de février, sur les mines de Colombia, où travaillaient alors un grand nombre de canadiens. J'introduis ici cette triste aventure afin de donner à mes lecteurs une idée un peu complète de cette vie californienne, dans laquelle tant de jeunes victimes ont risqué et leur corps et leur âme.

Parmi ces compatriotes se trouvaient messieurs Deschambault et Proulx, mes oncles, et M. Duguay un de mes compagnons de voyage: ils avaient fixé leurs tentes sur ce riche placer et paraissaient y devoir réussir, à la vérité par beaucoup de travail, à réaliser de petites fortunes.

M. P. Doutré, à l'obligeance duquel je dois de pouvoir insérer ici ces détails, faisait partie des canadiens du campement des placers Colombia: il a vu le théâtre du massacre rougi du sang de ses compagnons, il est allé combattre les sauvages

assassins de ses amis, il a entendu leurs cris de guerre ; c'est donc d'un témoin bien informé que je tiens les choses dont je vais présentement faire part à mes lecteurs.

Le vingt de février, un lundi matin, à l'heure où le soleil allait dépasser la cime de la grande montagne, au pied de laquelle se trouvait situé le campement canadien, à l'heure où des milliers de colombes et de tourterelles saluent de leur roucoulement les premiers rayons de l'aurore, à l'heure où la rosée de la nuit commence à briller sur ces mille et une fleurs qui aromatisent l'air frais et si pur de ces placers élevés, à la suite d'une nuit de paisible repos et à la suite de la prière du matin, sept canadiens se préparaient à partir pour prospecter dans la contrée voisine du campement.

Deux ou trois préparaient le déjeuner, un autre mettait dans un sac la nourriture pour six jours de marche, un autre prenait le pic, la pelle et le plat de rigueur, un autre chargeait sur un âne docile la tente et les couvertures qui devaient les abriter durant la nuit. Ils partaient bientôt en saluant leurs amis qui leur criaient encore, au moment de les voir disparaître au détour du sentier :—Bonne chance et revenez bientôt !

Les sept explorateurs étaient MM. A. Péruse, A. Fortier, C. Brière, S. Rochon, A. Laviolette, P. Desjardins et P. Chouinard.

Il n'y avait que trois jours que ces explorateurs,

pleins de force et d'espoir, avaient laissé le campement, pour le compte de tous leurs camarades et associés, lorsque, un peu après l'heure du souper, on vit arriver Desjardins et Chouinard abattus, tristes, se traînant avec peine et conduits par deux français des mines situées à quelque distance de l'établissement canadien.

—Nous ne revenons que deux, dirent-ils à leurs amis accourrus à leur rencontre, nos compagnons sont restés en route ! Trois sont morts . . . Dieu sait dans quel état nous retrouverons les deux autres ! Nous-mêmes nous sommes blessés.

En ce disant, ils découvraient leurs blessures. Desjardins avait deux larges trous au bras droit et Chouinard une blessure à l'épaule gauche, d'où ses amis retirèrent, en ce moment même, une pointe de flèche qui s'y était brisée.

—Mon Dieu ! que vous est-il donc arrivé demandèrent avec anxiété tous les amis des blessés ? Et où donc avez-vous laissé nos autres camarades ?

—Nous avons été attaqués par les sauvages au milieu de la nuit ; nous avons pu nous échapper quatre, Brière, Péruse et nous ; mais ces derniers, épuisés de fatigues, n'ont pu nous suivre jusqu'ici : peut être ont-ils succombé depuis.

Voici en peu de mots ce qui s'était passé.

Les sept explorateurs, après moins de deux jours de marche étaient arrivés sur les bords de la branche nord de la Rivière Saint Stanislas, lorsqu'au détour d'un monticule leur curiosité fut attirée par la vue d'un tertre de forme ovale, qui leur parut être l'œuvre de la main de l'homme. Après avoir fait le tour de ce tertre sans y voir d'ouverture, Rochon était monté sur le sommet qu'il trouva percé d'un trou que recouvraient des écorces et des branchages. Enlevant ces objets, il s'aperçut que ce tertre n'était autre chose qu'une cache, où les sauvages avaient amassé des provisions de glands.

Cette découverte leur donna bien un peu d'inquiétudes ; mais, ne voulant pas abandonner pour si peu leur entreprise, ils résolurent néanmoins de continuer leurs recherches de prospecteurs, se disant que peut-être les sauvages étaient loin de cet endroit, que peut-être ils n'étaient pas nombreux. Ils n'avaient pas fait long de chemin qu'ils aperçurent, aux flancs de la montagne dont ils cotoyaient les sinuosités, quatre sauvages qui observaient leurs mouvements.

Plus de doute, alors, ils étaient surveillés, on se préparait à leur tendre des pièges, on allait peut-être bientôt les attaquer : il fallait donc, sans retard, reprendre le chemin des campements des mineurs.

On était dans l'après-midi. Après avoir marché quelques heures, on s'arrête pour se reposer un peu, pour manger et faire manger l'âne qui portait le

bagage et qui ne voulait plus aller. Pendant cette halte on tint conseil et on résolut, malgré la lassitude, de continuer la route pour hâter le retour ; car le péril était évident autant qu'imminent. On allait se remettre en route, lorsque Laviolette et Fortier déclarèrent qu'ils étaient rendus de fatigue et qu'il leur était impossible d'aller plus loin. On essaie de leur faire retrouver un peu de force, en leur représentant le danger qu'on court.

—Impossible, amis, impossible, répondirent-ils. Autant vaut mourir ici qu'un peu plus loin ; car quelle différence peut apporter dans notre situation une heure ou deux de plus d'une marche lente et embarrassée ?

C'était vrai. On se mit donc à camper pour la nuit. Un instant après, tous allaient fermer la paupière à l'exception de Péruse, placé en sentinelle à quelques pas du lieu où ses camarades allaient se livrer au repos, lorsqu'un cri, faible à la vérité, se fait entendre au sein de l'obscurité, cri auquel d'autres cris répondent dans le lointain.

Péruse, de suite, comprenant la signification de ces appels qui troublaient ainsi le repos de la nuit, vint trouver ses compagnons et leur dit : — Ne dormez pas. Avez-vous entendu ces cris d'hommes qui se répondent ? Nous allons être attaqués !

Tous alors de se lever et de mettre l'oreille au guet, pour saisir le moindre bruit et découvrir de quel côté allait venir le danger. Mais le silence s'était fait de nouveau et , après quelques heures de veille,

tous, à l'exception de Péruse, s'étaient de nouveau renfrognés sous la petite tente et dormaient ou a peu près.

Il pouvait être minuit lorsque, sans que le moindre bruit ne se fut de nouveau fait entendre, Péruse se sentit effleurer la joue par une flèche. A l'instant il crie :— Aux armes ! et tous ses amis sont debout. Au même moment une grêle de flèches leur arrive, accompagnée d'épouvantables hurlements de sauvages.

Les canadiens se sont mis en défense, à l'exception des malades Fortier et Laviolette, sur lesquels, en se précipitant hors de la tente, on en a renversé la toile comme pour leur servir de linceul. Les sauvages étaient tenus à distance par le feu qu'on faisait sur eux. Armé du poteau de la tente Brière, qui était d'une force de Samson, assomme ceux qui veulent arriver à lui, en escaladant le rebord du petit plateau ou le campement était placé, lorsqu'un coup de feu mal dirigé de Rochon l'atteint et le renverse blessé, bien que légèrement.

En ce moment, les sauvages s'élancent sur les malheureux canadiens : Fortier et Laviolette, percés de flèches sous la toile dont ils n'ont pu se dégager, sont incapables de se relever. Rochon tombe, en criant :— Oh ! mon Dieu, ayez pitié de moi ! Pardon, mon Dieu !— Chouinard et Desjardins se retirent de la lutte et sont bientôt suivis de

Brière et de Péruse. Tous quatre blessés et seuls survivants cherchent alors leur salut dans la fuite.

Ces malheureux, épuisés de fatigues et de douleur, parvinrent enfin à échapper aux sauvages, grâce à l'obscurité, grâce aussi à la cupidité de leurs ennemis occupés à s'emparer de leurs dépouilles. Ils marchaient péniblement à travers les sentiers des montagnes, dans la direction des campements des mineurs. De temps à autre Brière et surtout Péruse, grièvement blessés, s'arrêtaient comme pour mourir, ne se relevant qu'avec l'aide de Desjardins et de Chouinard qui ne cessaient de les encourager et de les soutenir, ayant tous deux comparativement peu souffert dans le combat.

Ils avaient parcouru environ cinq milles de chemin et le jour allait commencer à poindre, lorsque Péruse, se sentant mourir, s'arrêta tout à fait, demanda de l'eau à boire, puis conjura ses compagnons de le laisser.

—Partez, disait-il, partez ! vous ne pouvez rien pour moi ; c'est fini ! Allez annoncer à nos amis ce que vous avez vu cette nuit. Envoyez mes adieux au Canada, à ma bonne mère, et priez pour moi.

Ses amis pleuraient, ils ne pouvaient se résoudre à l'abandonner et, cependant, cette cruelle séparation était inévitable. Ils préparèrent un lit de feuilles à l'infortuné jeune homme, auprès d'une source qui

coulait une eau claire et limpide. Ils allumèrent du feu et passèrent encore le reste de la nuit auprès de leur ami expirant.

Qu'ils durent être déchirants les entretiens de cette terrible nuit. Parfois, Péruse tombait dans le délire de la fièvre et parmi les paroles inintelligibles qu'il prononçait, on distinguait les mots :—O mon Dieu, ayez pitié de moi....Canada....ma mèremes amis....Jésus, Marie, Joseph!....

Quand de moments en moments il revenait à lui, il prenait les mains de ses camarades et leur disait :—Vous n'êtes pas encore partis : à quoi bon rester près de moi ; sauvez vous, pendant que vous le pouvez ; pour moi, mon heure est venue, laissez-moi.

Le soleil allait se lever lorsque Péruse tomba dans l'agonie : il ne reconnaissait plus ses compagnons et ses membres se roidissaient sous les étreintes de la mort. C'est ainsi qu'allait mourir un canadien, au milieu des montagnes de la Californie, loin de ses parents, loin de son pays, loin de toute Eglise, loin de toute terre sainte pour recevoir ses restes, loin surtout de tout prêtre pour lui administrer les derniers secours de la religion.

Quand le soleil commença à paraître dans les interstices des montagnes, les trois compagnons de Péruse se décidèrent enfin à l'abandonner.

Après avoir attisé le feu, comme un dernier service à lui rendre, ils s'éloignèrent le cœur gros, les yeux pleins de larmes, du pauvre mourant ; vingt fois ils se retournèrent pour le regarder avant de se décider à

s'enfoncer dans le bois. Enfin, faisant au Ciel des vœux pour le salut éternel de celui qui n'avait plus rien à espérer de la terre, ils reprirent le chemin qui devait conduire aux campements occupés par les mineurs.

Les trois blessés marchaient sans trop savoir où leur course pénible les amènerait : ils allaient s'affaiblissant à chaque instant faute de nourriture et par l'effet des souffrances morales et physiques ; mais ils allaient avec courage, se dirigeant sur le soleil. Desjardins conduisait la marche, tâchant d'éviter les précipices nombreux dans ces régions tourmentées.

Dans l'après-midi, ils atteignirent la branche Sud de la Rivière St. Stanislas et, là, ils crurent reconnaître des endroits qu'ils avaient déjà vus dans leurs explorations antérieures ; mais un nouveau malheur attendait la petite troupe, Brière ne pouvait plus suivre ses camarades : épuisé par les pertes de sang qu'il avait faites, par le jeûne de la journée qu'il avait subi et souffrant de ses blessures, il était forcé de s'arrêter. Avec cela la route qu'il leur restait à faire était des plus pénibles ; car les bords de la Rivière St. Stanislas, en cet endroit, sont précipiteux et les sentiers, à peine tracés dans ces montagnes, étaient fatigants et difficiles à suivre.

A peu près certains de rencontrer bientôt des mineurs, Desjardins et Choninard allumèrent du feu pour Brière et se remirent de suite en route avec un nouveau courage. La Providence semblait redoubler leurs forces ; ils marchaient comme s'ils eussent

été insensibles à la fatigue. Ils allaient bientôt atteindre un campement d'amis et soudain, dans un endroit appelé le Passage-des-Pins, ils rencontrèrent le Docteur Collo, français, et M. E. Lacroix, de Montréal, auxquels ils racontèrent, en peu de mots et tout en se dirigeant avec eux vers le campement voisin, leur si triste histoire.

Immédiatement le Docteur Collo, M. Lacroix et quelques autres, prenant avec eux des armes, des provisions et des remèdes, partirent pour aller au secours de Brière, sur les indications précises fournies par Desjardins et Chouinard qui, après avoir pris quelque nourriture, continuèrent leur route vers le campement canadien, situé à une petite distance du lieu où présentement ils se trouvaient.

Le bruit de ce désastre se répandit comme l'éclair dans tous les placers voisins. L'indignation causée par cet attentat arrachaient à tous les mineurs des cris de vengeance : il fut de suite résolu de marcher contre les sauvages, pour les punir et les frapper d'une terreur capable de prévenir tout renouvellement de pareilles catastrophes. Les canadiens, de plus, voulaient voir s'il n'y avait pas moyen de découvrir Péruse, pour le secourir au cas qu'il eut survécu et, au cas de mort, pour lui donner la sépulture ainsi qu'aux trois autres victimes.

Le lendemain matin, un jeudi, quarante hommes

de diverses nations, armés jusqu'aux dents, partaient pour aller faire la guerre aux sauvages, meurtriers de nos compatriotes. Desjardins, encore tout fatigué mais plein de courage, servait de guide. En passant à travers les divers placers, de nouveaux guerriers se joignaient à cette troupe déterminée à tirer des malheureux sauvages une vengeance terrible.

Brière avait été sauvé et se trouvait alors dans un campement américain voisin de l'endroit où ses deux camarades avaient dû le laisser ; mais on ne retrouva, comme on devait s'y attendre, que le cadavre de Péruse, déjà à demi dévoré par les loups et les oiseaux de proie.

C'est auprès de ce cadavre, non loin du lieu où la lutte avec les sauvages avait eu lieu, que la compagnie, forte alors de soixante quinze hommes, acheva de s'organiser. On choisit pour capitaine un mineur américain du nom de Wittmoore, à cause de ses connaissances du pays et de la vie des bois. Une seule journée de marche avait amené la troupe près de l'endroit où s'était commis l'attentat. A la tombée du jour on s'arrêta pour prendre du repos et s'occuper des dispositions du combat, lequel, nécessairement devait avoir lieu le lendemain ; car il y avait des signes qui indiquaient que les sauvages avaient rodé en nombre dans le voisinage le jour précédent.

On dormit sans trop d'inquiétudes, certains de l'efficacité des précautions prises contre une surprise nocturne. Le lendemain matin avant le jour, au

clair de la lune qui reluisait encore de tout son éclat on se remit en marche, en deux divisions dont l'une servait d'avant-garde précédée par quelques éclaireurs.

Cette marche faite à la faible lumière qui précède l'aurore, au milieu des forêts séculaires qui bordent les précipices et les escarpements des montagnes de ce pays tourmenté, devait avoir quelque chose de bien lugubrement solennel. Les éclaireurs, choisis parmi ceux qui se trouvaient avoir le plus d'expérience de la vie des bois, les éclaireurs examinaient attentivement à chaque pas le terrain et les broussailles de la route, redoublant d'attention à mesure que se laissaient voir les indices plus marqués du voisinage de l'ennemi qu'on cherchait.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

